



HAL
open science

Les guerres lusitaniennes entre mythe, histoire et réalité : réflexions autour du complexe militaire romain du ‘Pedrosillo’ (Casas de Reina, Badajoz, Espagne)

Jean-Gérard Gorges, Francisco Germán Rodríguez Martín

► To cite this version:

Jean-Gérard Gorges, Francisco Germán Rodríguez Martín. Les guerres lusitaniennes entre mythe, histoire et réalité : réflexions autour du complexe militaire romain du ‘Pedrosillo’ (Casas de Reina, Badajoz, Espagne). *La Béturie turdule, mythes et réalités d’une marche lusitanienne : réflexions autour du complexe militaire romain du ‘Pedrosillo’ (Casas de Reina, Badajoz, Espagne)*, Nov 2004, Cascais, Portugal. pp.349-384. hal-00463275

HAL Id: hal-00463275

<https://hal.science/hal-00463275>

Submitted on 11 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LUSITÂNIA ROMANA –
ENTRE O MITO E A REALIDADE

Centro Cultural de Cascais
Museu Nacional de Arqueologia
Museu Arqueológico de S. Miguel de Odrinhas
4 a 6 de Novembro de 2004

FICHA TÉCNICA

Título

LUSITÂNIA ROMANA – ENTRE O MITO E A REALIDADE
Actas da VI Mesa-Redonda Internacional sobre a Lusitânia Romana

Imagem da Capa

Autor: Alexandre de Laborde (o desenho). Gravou Tilliard.

Obra: *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, Paris, 1807-1818
(IV Volumes). A data certa do desenho recairá nos primeiros anos do
século XIX, quando De Laborde esteve em Madrid, ao serviço de Napoleão.

O título da gravura (em três línguas: Castelhana, Francês e Inglês):
Vue de la Naumachia et de l'Ancien Théâtre à MÉRIDA.

Edição

Câmara Municipal de Cascais

Coordenação

Jean-Gérard Gorges
José d'Encarnação
Trinidad Nogales Basarrate
António Carvalho

Local e data

Cascais, 2009

Impressão

Facsimile, Lda.

Tiragem

1050 ex.

ISBN

978-972-637-207-3

Depósito Legal

298801/09

LES GUERRES LUSITANIENNES
ENTRE MYTHE, HISTOIRE ET RÉALITÉ:
RÉFLEXIONS AUTOUR DU COMPLEXE
MILITAIRE ROMAIN DU «PEDROSILLO»
(CASAS DE REINA, BADAJOZ, ESPAGNE)

JEAN-GÉRARD GORGES

CNRS – Université de Toulouse-le-Mirail (UTAH – UMR 5608)

F.º GERMÁN RODRÍGUEZ MARTÍN

Ancien membre libre de la Casa de Velázquez

Résumé:

Des prospections archéologiques menées autour de l'ancienne ville romaine de *Regina*, en bordure septentrionale de la Sierra Morena, ont permis la découverte fortuite d'un vaste complexe militaire romain d'époque républicaine, datant vraisemblablement de la conquête et/ou des guerres lusitaniennes. La proximité de ce campement par rapport à divers objectifs envisageables incite les auteurs à analyser la difficile problématique historique de cette zone de la Béturie. Ils s'appuient pour cela sur les sources archéologiques et littéraires, mettant en avant le rôle possible du grand chef lusitanien Viriathé.

Mots clés:

Camp militaire romain, Fortification militaire, Époque républicaine, Guerres lusitaniennes, Hispania Ulterior, Viriathé.

Abstract:

Archaeological prospections carried out around the ancient Roman city of *Regina*, in septentrional edge of the Sierra Morena, allowed the fortuitous discovery of a great Roman military complex of Republican period, probably in relation with the Roman conquest and/or the Lusitanians wars. The proximity of this military camp compared to various possible objectives encourages the authors to analyze the historical but difficult problematic of this zone of Beturia. They are based for that on the archaeological and literary sources, proposing the possible role of Viriathus, the legendary Lusitanian chief.

Keywords:

Roman Military camp, Military fortification, Republican period, Lusitanian wars, Hispania Ulterior, Viriathus.

Reconnu en 2003 dans le cadre d'une étude de territoire de la ville antique de *Regina*, petite cité de Bétique sise au débouché septentrional d'une des grandes voies de passage de la Sierra Morena, le campement républicain du Pedrosillo a déjà donné lieu par ses inventeurs à quelques notes de présentation préliminaires directement issues des premières interprétations de la prospection et de la photographie aérienne.¹ Il fait aujourd'hui l'objet d'un programme d'étude mené par une équipe franco-espagnole,² dont on espère qu'elle viendra préciser, corroborer ou amender les hypothèses émises, notamment par les moyens classiques de l'archéologie. Il reste que les grandes lignes descriptives de cet ensemble ne devraient guère changer et que le caractère particulier de ce camp, vaste complexe militaire de campagne, devrait s'en trouver renforcé.

Le campement militaire romain du Pedrosillo attire en effet l'attention pour deux raisons fondamentales. La première tient à la pétrification, au sens propre, de la majeure partie du dispositif mis en place par l'armée romaine, tant sur le plan des enceintes du campement lui-même que sur celui des multiples éléments constitutifs de la préparation d'un champ de bataille. L'usage de la pierre, en effet, dont l'abondance est à l'origine de la dénomination du site, a fossilisé une grande partie du complexe. La seconde raison pour laquelle cet ensemble doit retenir l'attention est liée à sa situation géographique, proche de deux objectifs stratégiques potentiels dont l'un, à coup sûr, était directement intéressé par l'établissement de ce complexe dont il constituait la cible privilégiée.

Ainsi, plus qu'un simple camp militaire d'étape en territoire hostile, le complexe du Pedrosillo est avant tout une base opérationnelle fortifiée qui répond à un double but: a) assurer la logistique et le cantonnement des troupes en vue de la prise d'un important site indigène voisin; b) anticiper une possible attaque frontale ennemie par la préparation d'un champ de bataille dissimulé.

Cette double finalité du seul campement romain connu pour le sud-ouest de l'Espagne mérite donc que l'on s'y arrête, non seulement pour reprendre les grands traits d'un complexe militaire qui apparaît unique dans l'ensemble des campements républicains en péninsule Ibérique, mais aussi, plus largement, pour poser ou reposer un certain nombre de questions bien souvent obscures – voire même souvent hypothétiques – à propos de la Béturie turdule de l'époque de la conquête et des guerres lusitaniennes.

¹ Voir en particulier: GORGES, Jean-Gérard, RODRÍGUEZ MARTÍN, Germán – “Un probable complexe militaire romain d'époque républicaine en Béturie turdule: notes préliminaires sur le campement du «Pedrosillo» (Casas de Reina, Badajoz, Espagne)”, in *IV CONGRESO DE ARQUEOLOGIA PENINSULAR*, 5: *A ocupação Romana no espaço Ibérico*, Faro, 2004 (sous presse); ID. – “Un probable complejo militar romano de época republicana en la Beturia túrdula: notas preliminares sobre el campamento del «Pedrosillo» (Casas de Reina, Badajoz)”, in *II CONGRESO DE ARQUEOLOGIA MILITAR ROMANA EN HISPANIA*, León, 2006, pp. 655-669.

² Dans le cadre d'une Action intégrée européenne dirigée par J.-G. GORGES (CNRS) et A. MORILLO (Université de León) et soutenue par la Casa de Velázquez (Madrid).



Fig. 1 – Localisation du campement romain du Pedrosillo (Casas de Reina).

I. LE COMPLEXE MILITAIRE DU «PEDROSILLO»: UN CAMP ROMAIN OPÉRATIONNEL D'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE EN BÉTURIE TURDULE.

Le camp du «Pedrosillo» se situe à 7 km au nord-est de Llerena (province de Badajoz), à environ 1,5 km au nord de la grande route qui réunit aujourd'hui Badajoz à Grenade. Le lieu-dit occupe une vaste surface – plus de 450 hectares – qui s'étend sur les deux rives de l'*arroyo* du même nom, dans une zone où se côtoient les limites territoriales de trois communes: celles de Casas de Reina, de Llerena et de Higuera de Llerena, l'essentiel du gisement relevant de Casas de Reina.

Sur le plan local, le secteur du Pedrosillo présente de nombreux atouts propices à l'établissement d'un camp militaire de campagne: situé en terrain naturel longtemps inapte à la culture du fait de nombreux affleurement rocheux et de la présence en surface d'innombrables pierres, il est au centre d'une zone de faibles reliefs offrant de larges vues panoramiques. Il bénéficie par ailleurs de points d'eau permanents, d'une ample zone voisine d'herbage et de pâturage (*pastizal*), d'un vaste espace de forêt résiduelle de chênes verts, et surtout, grâce à l'abondance de la pierre sous diverses formes, d'un matériau de construction pratique et inépuisable.

Menée et complétée à l'occasion de plusieurs campagnes, la prospection a pu montrer que nous n'avions pas affaire à un simple retranchement isolé. Il s'agit au contraire d'un ensemble d'éléments qui déterminent un véritable complexe militaire, formé d'enceintes, de fortins, de constructions utilitaires et de tout un système annexe de défenses complémentaires. De fait, les vestiges relevés sur le terrain et complétés par la photographie aérienne se répartissent sur une surface supérieure à 330 hectares.

On distingue ainsi, parmi les éléments les plus importants distribués de part et d'autre d'une inflexion du ruisseau Pedrosillo: a) deux enceintes murillées de forme trapé-

zoïdale, l'une grande, l'autre petite, ainsi que l'ébauche d'une troisième autour d'une plate-forme rocheuse; b) une série de réduits circulaires ou *castella*, le plus souvent placés en ligne trois par trois; c) de multiples petits fortins visant à renforcer soit des points de contrôles, soit des points stratégiques du complexe; d) de larges pierriers bien construits et plus ou moins longs – *titula* – formant des lignes d'obstacles parallèles entre eux et destinés à empêcher ou à gêner le franchissement; e) des constructions annexes destinées vraisemblablement au parcage et à la protection d'animaux du train; f) une probable installation militaire antérieure ou préliminaire, flanquée de fossés.

A – LES RETRANCHEMENTS PRINCIPAUX.

1. – *La grande enceinte*. Le cœur du dispositif est formé par deux enceintes de pierres situées à proximité de l'*arroyo* Pedrosillo. La plus grande est installée dans un coude du ruisseau, lequel lui sert de fossé naturel sur les flancs ouest et nord. De forme plus trapézoïdale que rectangulaire, l'enceinte est délimitée par un muraillement bas, construit selon la technique de l'*emplecton*, associant un remplissage de pierres sèches entre deux parements externes montés également à sec. Le montage des parements est soigné, certaines pierres polygonales étant retaillées pour assurer un meilleur encastrement. D'une largeur moyenne de 2 m, mais oscillant entre 1,80 m et 2,50 m selon les endroits, très régulier dans son appareil, ce muraillement est conservé sur une hauteur d'environ 1 m à 1,20 m, soit sur une élévation assez voisine de celle qui devait être la sienne à l'origine. Ancré dans le sol et reposant sur une semelle renforcée de blocs de pierres, ce mur large est flanqué de deux talus latéraux, l'un externe, à la pente et au dénivelé prononcé (entre 1 m et 1,50 m environ), l'autre interne, moins marqué. A l'intérieur de l'enceinte, d'où l'on domine toujours le terrain extérieur, le sol a été en grande partie aplani ou terrassé. Une crête rocheuse, affleurant dans la partie centrale, divise le campement en deux zones, selon un axe grossièrement nord-sud. Au milieu de celle-ci, soit au centre du campement et sur le point le plus élevé, un espace panoramique visiblement préparé (*praetorium?*) permet de dominer non seulement l'intérieur du camp, mais encore la totalité du complexe. L'examen du terrain suggère par ailleurs l'existence logique de plusieurs voies de circulation interne: l'une, relativement linéaire, parallèle au côté oriental de l'affleurement rocheux qui divise le camp en deux parties par son milieu, traverse le camp dans toute sa longueur (*Via Principalis?*); deux autres au moins, perpendiculaires, permettent de traverser la crête rocheuse et d'accéder par une série de larges gradins encore perceptibles à la partie occidentale située en contrebas.



Fig. 2. – Vue d'ensemble de la partie centrale du complexe militaire d'après une photographie aérienne verticale de 1956 (SGE, vol dit «américain», photo 19.028, rouleau 193, du 05/08/56).

Cette enceinte principale s'étend à mi-pente d'un petit versant mollement ondulé jusqu'à l'arroyo lui-même, enserrant une superficie globale de 9,90 ha. S'étirant sur 1.226 m, le muraillement peut se diviser en plusieurs sections – six au moins – dont aucune n'est véritablement rectiligne, pour mieux s'adapter aux courbes de niveaux. Les angles qui les unissent sont tous soigneusement arrondis, selon une technique connue de la castorisation républicaine que l'on retrouve en Espagne dans les campements d'Águilar de Anguita³ (12,4 ha) ou de Renieblas I (12 ha), II (17 ha) et III (45,3 ha).⁴ Cette muraille n'est interrompue que par une porte étroite, d'une largeur de 0,70 m, située sur le côté est. Dans sa partie la plus basse, au nord, elle jouxte deux points remarquables de l'arroyo Pedrosillo qui sont, d'une part, un point d'eau permanent – connu sous le nom de *charca de Ruíz Pérez* – et, d'autre part, un gué contigu qui assure un facile passage d'une rive à l'autre, soit en réalité d'une partie du campement à une autre, comme nous le verrons plus loin.

2. – *La petite enceinte*. Elle se trouve sur la partie la plus élevée (609 m) d'une butte située au sud-est de l'enceinte principale. De construction identique à la précédente, elle a la forme d'un petit trapèze orienté nord-est. On y accède aussi par une porte étroite (0,70 m) et unique s'ouvrant dans le tiers sud-est de la façade orientale. L'intérieur de l'enceinte est également entièrement terrassé et aplani, correspondant à une surface réduite de 3.450 m². Mais cette faible superficie ne doit pas tromper, car en fait la petite enceinte ne constitue que la partie centrale d'un terre-plein beaucoup plus vaste dont la photographie aérienne révèle assez bien les dimensions réelles. Ce terre-plein, limité au nord-ouest par la muraille de la grande enceinte, pourrait avoir été fermé sur ses autres faces par une palissade de bois (*vallum*), défendue à l'est et au sud par un fossé dont des traces résiduelles semblent visibles sur les photographies aériennes de 1956, et renforcée à l'ouest par la continuation de la crête rocheuse qui traverse l'enceinte principale. La surface ainsi définie avoisine alors au minimum les 3,50 ha, portant à un total de 13,40 ha la superficie directement concernée par les deux retranchements principaux, ce qui est déjà largement suffisant pour accueillir, en temps de guerre, l'équivalent d'une légion complète, sa cavalerie, et ses alliés. Mais surtout, l'examen de la photographie aérienne laisse clairement apparaître dans l'angle sud-est du terre-plein de la peti-

³ SANCHEZ-LAFUENTE, Jorge – “Aportaciones al estudio del campamento romano de La Cerca” (Águilar de Anguita – Guadalajara), *Wad-Al-Hayara*, 1979, n.º 6, pp. 77-82 + figs.

⁴ Voir en particulier les synthèses de MORILLO CERDÁN, Ángel – “Fortificaciones campamentales de época romana en España”, in *Archivo Español de Arqueología*, 1991, n.º 64, pp. 135-190, ID. – “Los establecimientos militares temporales: conquista y defensa del territorio en la Hispania republicana”, in *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto*, León/Madrid: Universidad de León-Casa de Velázquez, 2003, pp. 41-80 et BLÁZQUEZ, José María – “Campamentos romanos en la Meseta hispana en época romano-republicana”, in *Los pueblos de España y el Mediterráneo en la Antigüedad*. Madrid: Editorial Cátedra, 2000, pp. 349-377 (repris de *Las guerras cántabras*, Santander, 1999, pp. 65-118).

te enceinte les traces d'une porte en pseudo-clavicule, d'un type équivalent à celui connu pour le campement déjà évoqué d'Águilar de Anguita, par laquelle on pouvait entrer en formation. On notera par ailleurs que la photographie aérienne a également conservé la trace du chemin en ligne droite qui y conduisait directement depuis l'est, alors que le chemin venant d'Azuaga et se dirigeant vers un *castro* indigène voisin, au nord, a dû contourner l'obstacle formé par le terre-plein antique avant de pouvoir franchir, par un gué tout proche du campement principal, l'*arroyo* du Pedrosillo.

Ces deux enceintes, parfaitement délimitées, sont en fait complétées par une troisième, de nature et de fonction vraisemblablement différentes. Il existe en effet sur la rive nord de l'*arroyo*, face au point d'eau représenté par la *charca* de Ruiz de Pérez et dans la continuité de l'éperon rocheux qui traverse dans sa longueur la grande enceinte murillée, une troisième zone fortifiée correspondant à des affleurements de rocs et à une plate-forme naturelle bien individualisée. La finalité de cette zone n'est pas claire, car elle mêle des aspects défensifs évidents à des traces d'occupation plutôt de nature "industrielle", laissant penser qu'il pourrait s'agir d'un secteur d'ateliers. Cet ensemble est défendu en grande partie sur son flanc oriental par un long muraillement de nature semblable à celui des deux enceintes.

3. – *Une installation préliminaire probable.* Si les enceintes murillées, identiques par leur facture, sont très probablement contemporaines, leur agencement général suggère cependant l'existence de deux phases chronologiques. En effet, en dépit de l'aplanissement pratiqué à l'intérieur de la grande enceinte, la photographie aérienne et le relief encore perceptible montrent que le terre-plein sur lequel a été construit la petite enceinte se prolonge dans la partie sud-est de la plus grande. Cela signifie que la butte terrassée sur laquelle s'est construite la petite enceinte a été recoupée pour permettre l'établissement de la seconde et donc qu'elle lui préexistait. On peut alors penser que cette butte, défendue originellement sans doute par une palissade, des affleurements rocheux et un probable fossé, est aussi le témoin d'une première installation militaire, un peu plus conséquente, dont la superficie totale aurait été supérieure à 5 hectares. On peut y voir un aménagement d'une campagne antérieure, comme l'établissement d'un poste de contrôle à proximité immédiate d'un gué sur un chemin important, ou bien encore une tête de pont chargée de reconnaître le terrain pour une installation à venir, plus conséquente mais pas forcément très éloignée dans le temps. De la même façon, on peut s'interroger sur la présence, à quelques centaines de mètres plus au sud, de traces visibles sur le terrain et sur les photographies aériennes qui semblent suggérer la possibilité – qui reste à confirmer – d'un autre campement de forme ovale, entouré par ce qui paraît être un large fossé fossilisé, aujourd'hui comblé.



Fig. 3. – Détail du muraillement de la grande enceinte (côté est).

B. – LES SYSTÈMES DÉFENSIFS COMPLÉMENTAIRES ET LES CONSTRUCTIONS ANNEXES (Cf. Fig. 4).

Plusieurs types de constructions sont représentés, disposés en fonction du relief: ce sont notamment des systèmes défensifs actifs, tels que fortins ou redoutes circulaires (*castella*), ou encore des obstacles passifs, tels que des lignes de *titula* de pierres formant chicanes ou bien encore l'aménagement ou la mise à profit de fossés naturels formés par le lit des cours d'eau.

1. – *Les fortins*. De tailles inégales, les fortins (F) se répartissent sur trois lignes distinctes: de part et d'autre de l'*arroyo* Pedrosillo au niveau de la zone centrale du campement, sur les hauteurs de la rive gauche au nord-est, et enfin au nord-ouest à proximité du chemin ancien conduisant au *castro* indigène de «Las Dehesillas». Nous avons pu en dénombrer huit, dont la superficie moyenne varie de 300 m² à 770 m² à proximité du campement, mais tend à s'agrandir au fur et à mesure que l'on s'en éloigne (de 1.000 à 1.500 m²), pour atteindre jusqu'à un hectare pour le plus distant. Ils sont généralement dotés de murs en pierres, dont l'épaisseur varie selon les sites entre 1 et 2 m, et/ou de probables palissades pour les plus grands, mais aussi de portes et de tours dont certains soubassements sont encore repérables. Certains de ces fortins paraissent avoir rempli une fonction de contrôle, comme F4 traversé ou longé par le chemin, ou F8 à l'entrée d'une zone d'enclos, mais il semble bien que leur rôle ait été aussi d'assurer une multiplicité de points de défense au niveau de la zone nord du complexe et des lignes d'obstacles placées de part et d'autre de l'*arroyo* Pedrosillo.

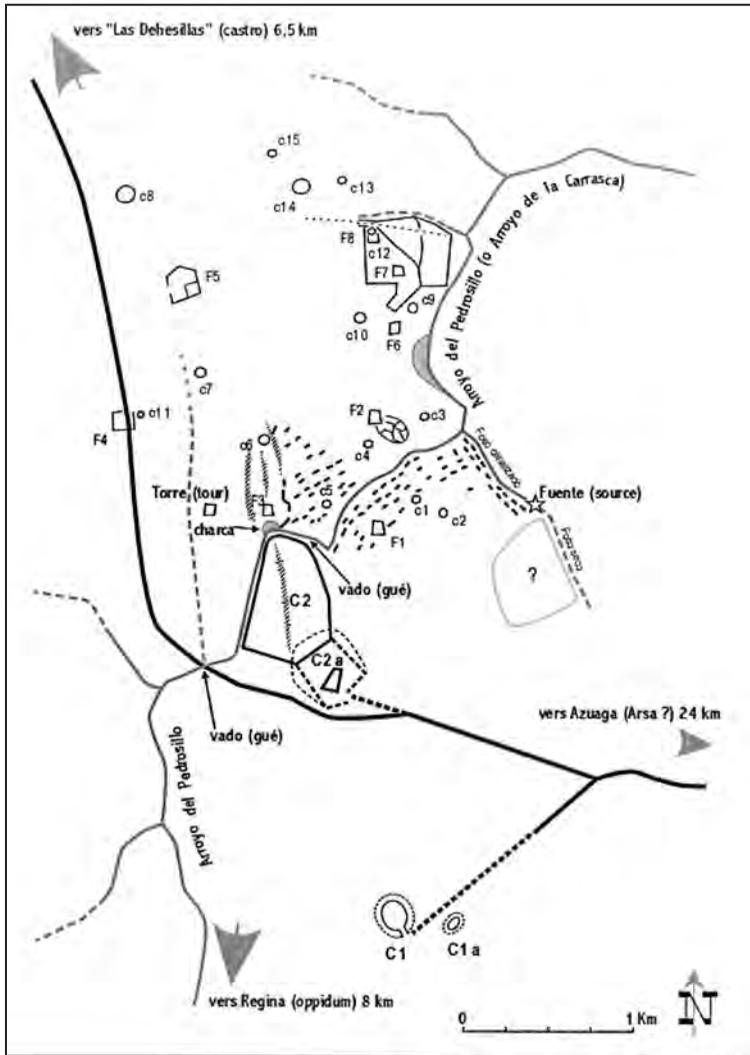


Fig. 4. – Schéma d'ensemble du complexe militaire romain du Pedrosillo.

2. – Les castella. Complément naturel des fortins, parfois en étroite association avec eux, un dense réseau de redoutes circulaires maille toute la zone nord du complexe. Ces cercles en pierres pour la plupart, le plus souvent sans porte, affichent un mode de construction identique à celui utilisé pour les enceintes murillées: larges de 1 ou 2 m, construits sur *agger*, ils sont montés selon la même technique de l'*emplecton*. Les parements sont soignés et le couronnement, peu élevé, intervient à 1,40 m environ par rapport au sol intérieur, soit une hauteur suffisante pour assurer une protection tout en permettant un usage aisé des armes de jet. Nombreux – on en compte une quinzaine – les *castella*

sont le plus souvent disposés en ligne par groupe de trois ou quatre de façon à toujours pouvoir communiquer à vue quel que soit le relief du terrain, le *castellum* central servant de relais aux plus extrêmes. Parfois légèrement ovale, leur forme générale reste toutefois très proche du cercle avec un diamètre le plus souvent compris entre 15 et 20 m, mais pouvant aussi atteindre les 30 m (c6, c7), voire les 50 m pour le plus grand (c8) qui était vraisemblablement palissadé. Lieux de garde et de défense, mais aussi de repos pour les troupes fraîches, ces réduits pouvaient également jouer le rôle de tours aux côtés des fortins. Leur surface cumulée (environ 1 ha) vient s'ajouter à celle représentée par les fortins (environ 2 ha).

3. – *Les titula*. Un des éléments les plus spectaculaires du système de défense est constitué par les lignes parallèles d'obstacles artificiels développées de part et d'autre en contrebas de l'*arroyo* Pedrosillo, ainsi que de façon perpendiculaire le long de la rive gauche d'un de ses petits affluents. En tant qu'obstacle classique, le *titulum* est décrit par le Pseudo-Hygin⁵ comme une levée de terre (talus et fossé) formant chicane. Il est ordinairement disposé face à une porte pour en protéger l'accès. Ce n'est évidemment pas le cas ici, où les *titula* sont formés par de véritables tronçons de murs bas en pierres et employés comme obstacles en tant que tels. On en dénombre au total plus d'une centaine, construits selon une technique identique à celle utilisée pour les enceintes des campements principaux ou encore pour l'édification du mur de défense des *castella*. Large de 2 à plus de 3 m, d'une longueur généralement comprise entre 10 à 30 m ou plus selon les lignes, chaque *titulum* est construit avec soin sur une semelle en léger *agger* en utilisant la même méthode de l'*emplecton*, soit un empierrement à sec à l'intérieur d'un parement formant un cadre rectangulaire. L'élévation aujourd'hui mesurable est d'environ 0,50 m, sans que l'on puisse savoir pour l'instant si l'obstacle ainsi formé était ou non initialement précédé d'un fossé, ce qui n'est pas impossible mais semble peu probable, compte tenu de la nature du terrain et du matériau utilisé. En effet, la largeur des obstacles, leur disposition en chicane, leur nombre et leur proximité étaient bien suffisants pour briser net toute charge de cavalerie et empêcher toute manœuvre coordonnée, ce qui semble avoir été d'évidence le but recherché par ce dispositif installé au creux d'un val et que l'on ne pouvait découvrir qu'en arrivant sur lui. Trois secteurs sont particulièrement protégés par les *titula*: a) à l'ouest, une hauteur fortifiée mettant à profit des lignes de crêtes rocheuses, dans le prolongement du campement principal; b) sur

⁵ PSEUDO-HYGIN, *De munitionibus castrorum*, § 49 et 50, est le seul auteur ancien à mentionner le nom exact de ce dispositif (*titulum*) dont le genre est bien, dans sa forme latine, un neutre, et non un masculin de type *titulus* comme l'usage erroné s'en est répandu (cf. PSEUDO-HYGIN - *Des fortifications du camp*. Édition et traduction par M. Lenoir, Paris, Les Belles Lettres, 1979); le pluriel n'est pas attesté par les sources, et il se pourrait bien que le mot n'en possède pas (comme *vallum*), mais la littérature moderne semble avoir consacré la forme fautive *tituli*, à laquelle nous préférons naturellement le pluriel normal des neutres de la deuxième déclinaison en – *a* (*titula*).



Fig. 5. – *Castellum* et ligne de *titula* sur la rive nord de l'arroyo Pedrosillo.

le flanc est, une ligne formée par un petit ruisseau affluent du Pedrosillo et dont le lit a été creusé jusqu'à la roche mère pour y creuser une canal (15x30cm); c) enfin, toute la rive droite de l'arroyo Pedrosillo entre le camp principal et cette ligne perpendiculaire, où le lit du cours d'eau, précédé peut-être par un large fossé inondé et suivi par une pente escarpée, venait encore ajouter à la difficulté de forcer un improbable passage.

4. – *Les constructions annexes*. Elles sont de deux natures, les unes relevant du dispositif général de défense, les autres destinées vraisemblablement à abriter et à protéger le matériel, les chevaux, les animaux de bât ou autres éléments du train accompagnant les troupes.

Parmi les premières, il convient surtout de signaler l'ensemble de fortifications qui vient faire de la hauteur faisant immédiatement face au nord du campement principal l'équivalent d'une troisième enceinte. Protégée à ses extrémités sud et nord par au moins un fortin avec tour et un *castellum* avec un possible fortin contigu, elle était défendue à l'ouest par une paroi rocheuse naturelle dont le léger surplomb devait être fermé par une palissade (*vallum*) et à l'est par un long muraillement serpentant pour mieux s'adapter aux différentes courbes de niveau du relief. Véritable *atalaya* d'où la vue s'étend des contreforts de la Sierra Morena au sud jusqu'à l'horizon de la pénéplaine partout ailleurs, cette enceinte est particulièrement propice à l'installation éventuelle de machines de guerre. Elle participait à la fois du système de vigie et de défense du complexe, mais lui

fournissait sans doute aussi une zone de travail et d'ateliers sécurisée au cœur même du campement. C'est en effet l'interprétation que nous serions tentés d'en faire, au vu de la large porte en pseudo-clavicule (plus de 10 m) qui s'ouvre dans la partie inférieure du muraillement et qui permet un accès aisé aux différentes plates-formes qui composent l'ensemble. C'est d'ailleurs peut-être la faiblesse relative représentée par l'existence d'une telle porte qui explique en partie le dense système de *titula* développé en avant de cette troisième enceinte, obligeant là encore l'ennemi éventuel à se diviser et à se présenter de face isolément ou par petits groupes, sans possibilité de charge véritable. Plus au nord, la muraille est moins régulière, fragmentée, et se rapproche davantage d'une succession de *titula* plus ou moins alignés nord-sud que d'un mur en bonne et due forme.

Un autre ensemble annexe est représenté par deux zones bien individualisées que nous interprétons comme étant principalement des enclos ou *corrales* destinés à abriter matériel, chevaux de trait, animaux de bât et bétail pouvant accompagner l'armée en campagne. [L'ensemble] le plus problématique, par ses formes et ses dimensions, est celui constitué autour du fortin F2, protégé sur ses flancs par deux *castella*. Situé presque en bas de pente, il était invisible en dehors du campement. On pourrait y voir une zone de magasins ou d'entrepôt de matériel (*impedimenta*) en même temps que le parcage possible de certains animaux. En revanche, la destination du grand ensemble nord-est, bordé sur deux côtés par des *arroyos* formant fossés, paraît plus claire: il ne peut s'agir que d'une grande zone d'enclos, divisée en au moins trois parties principales et particulièrement protégée à l'ouest et au sud, où se trouvent les deux côtés les plus faibles. Ces enclos étaient constitués de murs bas, destinés à être surmontés de palissades. La porte principale, qui s'ouvrait au nord-ouest, est elle-même directement contrôlée par un fortin doublé peut-être d'un petit *castellum*.⁶ Au sud, une digitation formant couloir est protégée depuis l'extérieur par un fortin et deux *castella*: elle permettait sans doute de conduire facilement les animaux jusqu'à un large point d'eau voisin, dans un méandre de l'*arroyo* Pedrosillo.

C. – DU VALLUM AU MURUS: REMARQUES SUR LES TECHNIQUES MILITAIRES ROMAINES ET LES ENCEINTES MURAILLÉES DU PEDROSILLO.

On sait que dans l'armée romaine, et spécialement dans celle de la République, tout légionnaire porte avec lui un outil de terrassement, mais aussi, en général, un outil de charpentier (scie, besaiguë, hache, herminette...) qu'en bon paysan, habitué au travail manuel, il sait parfaitement utiliser. Cette pratique, codifiée et réglementée lors des réformes de Marius, remonte à une époque ancienne et l'on peut penser qu'elle était courante au moment des guerres lusitaniennes. Elle faisait des fantassins romains autant

⁶ À moins qu'il ne s'agisse plus probablement des restes d'un *tumulus* protohistorique démonté lors de l'installation du campement, comme il en existe plusieurs exemples au niveau du complexe militaire, la zone du Pedrosillo ayant abrité une vaste nécropole de *tumuli* (nous en avons relevé au moins six à ce jour [2004]).

de militaires du «Génie», habitués aux travaux de cantonnement et de fortifications sans cesse recommencés.

Le campement du Pedrosillo, bien que sans parallèles directs du fait de l'absence habituelle de conservation de ces structures temporaires, apparaît cependant comme typique d'une fortification de campagne de la saison militaire (*castra aestiva*). Sa partie principale, celle destinée à abriter les troupes – et en particulier les légionnaires – est directement construite sur le modèle du camp retranché léger habituellement élevé pour chaque halte en terrain hostile, ne fût-ce que pour une nuit.

Cette habitude, qui semble avoir été prise au milieu du III^e s. av. J.-C., est bien connue par les textes⁷ et trouve ici son illustration, quoique de nature un peu différente. Pour bien la comprendre, il convient de revenir sur quelques considérations théoriques: entre les réformes de Camille au IV^e av. J.-C. et celles de Marius en 107 av. J.-C., une légion comprenait, à pleins effectifs, un total d'environ 4200 à 5000 légionnaires au plus, auxquels il faut rajouter un nombre variable de cavaliers (quelques centaines) et de fantassins légers (frondeurs, archers, alliés ou mercenaires...). Chaque légionnaire était théoriquement porteur – outre de ses armes, outils, équipement et «barda» individuel – de deux piquets de section carrée d'une dizaine de centimètres de côté, d'une longueur de 1,70 m environ et appointés aux deux extrémités, dont on peut penser, compte tenu de leur poids, qu'ils devaient être le plus souvent confiés aux mulets ou aux chariots du train plutôt que véhiculés à dos d'homme. Placés les uns contre les autres au moment de la construction du camp d'étape, attachés entre eux par des ligatures, ces piquets ne pouvaient pas être rigoureusement jointifs, mais formaient une palissade (*vallum*) rapide et homogène, pratiquement continue,⁸ d'un développement théorique minimum d'au moins 1000 mètres (soit 5.000 x 2 x 10 cm). Cette technique explique peut-être, avec la recherche d'une défense sans points faibles, les angles plus ou moins arrondis qui sont caractéristiques des retranchements opérationnels de l'époque de la conquête. De fait, compte tenu des portes nécessaires et des inégalités de jonction, une légion pouvait ainsi se protéger en peu de temps à l'intérieur d'un périmètre d'environ 1 kilomètre⁹, grossièrement carré ou semi rectangulaire, mais le plus souvent dessiné en fonction de la nature et du relief du terrain. Un camp légionnaire moyen pouvait donc représenter un carré approché de 250 m x 250 m, soit une superficie de 6 hectares environ. Les pieux transportés étaient enfoncés d'une trentaine de centimètres dans une terre

⁷ POLYBE, VI, 27-32. L'armée consulaire normale est alors composée de deux légions avec leur plein contingent de *socii*, chaque légion étant calculée sur la base de 4200 légionnaires et 300 cavaliers, les *socii* fournissant habituellement un nombre égal d'éléments d'infanterie et deux fois plus de cavaliers. Le plan-type du «camp de Polybe» forme un carré de 2017 pieds de côté (595 m), soit l'équivalent d'une surface de 35,40 ha, mais il apparaît très théorique au regard des exemples opérationnels connus par l'archéologie, et l'on sait que César pouvait loger en temps de guerre une légion et ses *impedimenta* dans un camp de 5 hectares!

⁸ Sauf bien sûr à l'emplacement des portes, réduites au minimum.

⁹ À comparer avec les 1226 m de la grande enceinte du Pedrosillo.

provenant généralement – mais pas toujours – des déblais d'un fossé creusé en avant (*fossa*) et formant un talus (*agger*) utilisable dans sa partie interne comme chemin de ronde. On voit de la sorte que la hauteur de la palissade constituée par les piquets des légionnaires ne pouvait excéder une hauteur modeste (1,40 m), à peine supérieure à celle de leur bouclier (1,20 m), mais il faut bien évidemment tenir compte de l'obstacle formé par le fossé creusé en aval (± 2 m en général) et le talus construit à partir de la terre de déblai (± 1 m). En cas d'attaque, un éventuel assaillant aurait donc dû d'abord descendre dans le fossé – ou ce qui en tient lieu – remonter une escarpe d'environ 3 m, puis franchir le mur de piquets acérés devant les boucliers des défenseurs, lesquels pouvaient sans difficulté – la légion étant présente dans le camp - s'aligner jusqu'à trois par mètre linéaire tout en conservant une forte réserve de 1500 hommes, sans compter les cavaliers (alors à pied) et les fantassins légers (vérites).

C'est ce schéma théorique de défense que l'on retrouve en partie au Pedrosillo, en particulier au niveau de la grande enceinte où de nombreux éléments caractéristiques sont encore perceptibles, en attendant que des travaux de nettoyage et de sondages puissent les mettre clairement en évidence. Hormis l'utilisation partielle comme fossé du lit de l'*arroyo* voisin, la différence la plus notable avec le schéma classique est bien sûr le muraillement de pierres (*murus*), qui vient ici se substituer à la palissade primitive de piquets de bois. On voit bien, cependant, que la finalité et la conception sont du même ordre que pour la création d'un camp d'étape: la hauteur extérieure du mur construit sur talus est également de 1,20 m, même si l'imposante largeur de cette nouvelle barrière défensive (entre 1,80 m et 2,50 m selon les endroits en fonction de leur exposition supposée au péril) est destinée à compenser une relative faiblesse de l'escarpe, compte tenu de la difficulté à creuser un fossé efficace dans un sol où la pierre et la roche sont majoritairement présents. Il reste qu'un tel mur était bien évidemment impossible à enjamber et qu'il ne pouvait être franchi par un éventuel assaillant qu'au prix d'un double exploit, puisqu'il fallait d'abord réussir à s'y hisser avant de tenter, dans un face à face avec les défenseurs, un périlleux rétablissement ou une délicate reptation rendus particulièrement difficiles par le plan incliné qui constituait le sommet du muraillement. Pour le légionnaire, en position dominante, le *murus* constituait en revanche une protection très efficace, le mettant pour l'essentiel à l'abri des armes de jet ennemies: beaucoup plus efficace, en tous cas, que ne l'aurait été son seul bouclier, et cela tout en conservant une grande aisance de mouvement. Le profil du mur, doublement incliné sur sa face interne et sur son couronnement, lui permettait en effet de se coller à la paroi pour user avec facilité de ses armes – et notamment de son *pilum* – face à un adversaire toujours placé en contrebas. Ce souci d'efficacité et de sécurité est encore renforcé par l'élimination des rares points faibles de l'enceinte, ce dont témoignent l'arrondissement des angles et la suppression des portes, ce dernier point impliquant l'utilisation nécessaire de rampes amovibles par lesquelles devaient s'effectuer en temps normal les différents mouvements d'entrée et de sortie. Il n'existe en effet qu'une seule porte de service par enceinte, réduite par ailleurs à sa dimension minimale (0,70 m).

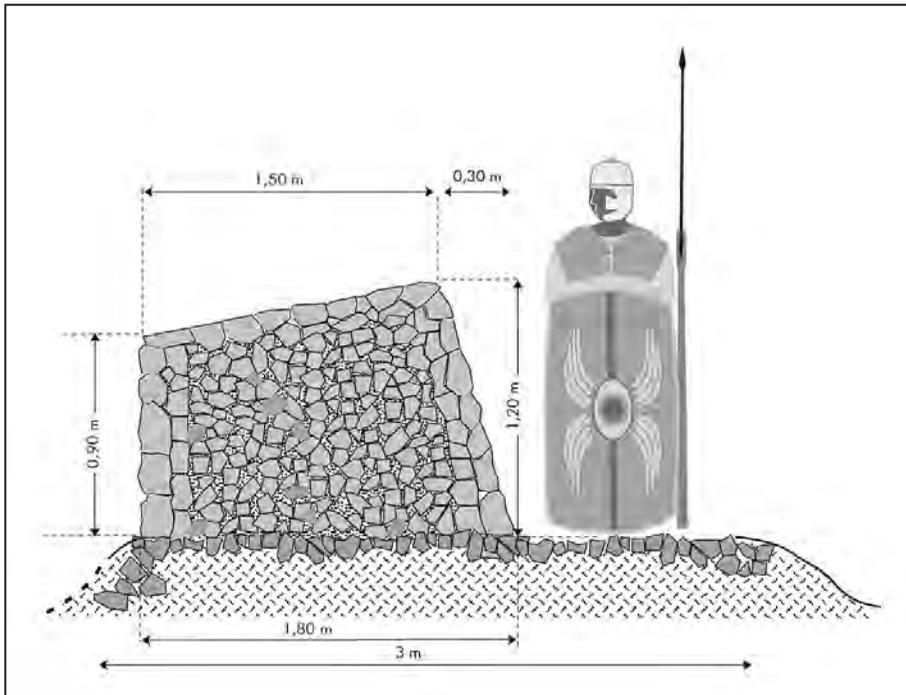


Fig. 6. – Croquis en coupe de la muraille de la grande enceinte du Pedrosillo, dans sa partie sud-est.

L'établissement d'un tel camp, plus encore que celui du camp d'étape monté pour la nuit, peut sembler constituer un ouvrage considérable. Mais on peut calculer qu'en y consacrant 2500 hommes par équipes de 2 (un piocheur et un pelleteur), chaque binôme avait à traiter au plus, pour le creusement du fossé, la constitution et le tassement du chemin de ronde, à peine plus de 3m^3 pour un mètre linéaire. C'est un travail que ces soldats-paysans pouvaient effectuer en moins de deux heures, sur un terrain préalablement reconnu, pendant qu'une partie des hommes restants s'occupaient de l'aménagement interne selon un plan quasi immuable. Il est probable qu'avec de tels ouvriers, la construction de la muraille en pierre sèche, qui représente un volume moyen à peine supérieur de $3,5\text{m}^3$ par mètre linéaire – pour une longueur d'un peu plus de 1200 m pour le camp principal – ait été l'affaire d'une ou deux journées supplémentaires. Dans le même temps, les quelque 1500 à 2000 hommes non pris par les travaux de terrassement ou d'édification des murailles ou des palissades pouvaient débroussailler les glacis, préparer les branchages, dégrossir les pierres nécessaires aux travaux de fortification..., le tout sous la protection des cavaliers et de la partie de l'infanterie exemptée de corvée.

Ce type d'aménagement, complété par les très nombreux ouvrages secondaires que nous avons signalés (*castella*, fortins...) et qui devaient être occupés par des troupes légères (notamment des archers et des frondeurs destinés à déstabiliser fantassins et

cavaliers ennemis...) semble vouer à l'échec toute attaque directe par surprise. Sans doute faut-il aussi imaginer la présence de dispositifs annexes bien connus par les textes (talus, trous à loup, pièges divers, branchages d'arrêts [*cervi*] faisant office de nos modernes barbelés...), propres à accentuer encore les difficultés d'approche. Le chêne vert, autrefois très abondant dans la région, fournissait naturellement un matériau de choix pour multiplier les embûches au sol: son tronc est court et peu régulier, mais ses branches robustes, très ramifiées et tortueuses, sont idéales pour la confection d'obstacles efficaces. Il n'est pas douteux qu'il ait été largement employé dans l'ensemble du système défensif mis en place.

D. – UN CAMP DE BASE PRÉPARÉ POUR LA BATAILLE.

Grossièrement, le complexe du Pedrosillo s'inclut dans un rectangle nord-sud, coupé en diagonale en son milieu par un changement d'orientation de l'*arroyo*, entre deux coudes de celui-ci. Il s'appuie sur une ligne d'affleurement rocheux qui constitue la véritable épine dorsale de l'enceinte principale et du relief nord qui lui fait face. Cette ligne présente par ailleurs différents avantages, car outre le fait de fournir un commode observatoire panoramique, elle constitue une protection facile du flanc occidental du campement, prolongée vers le sud par le lit amont de l'*arroyo* dont le rôle de fossé naturel semble avoir été renforcé le long du camp principal. En revanche, dans sa traversée en diagonale du complexe, le ruisseau Pedrosillo, bien que plus facilement franchissable à cet endroit, a cependant creusé un lit encaissé entre deux versants de morphologie distincte: l'un abrupt au sud, l'autre en pente douce au nord. Ce relief particulier permet une dissimulation complète du dispositif mis en place à ce niveau, notamment des lignes de *titula* et de la plupart des fortifications complémentaires (*castella* et fortins), ainsi que d'un très probable fossé inondé creusé sur la rive convexe, parallèlement au lit de l'*arroyo*, et dont la trace est encore repérable au sol. Sur le côté oriental, la protection d'ensemble est également assurée par le lit très encaissé du Pedrosillo et renforcée par l'utilisation comme fossés de trois de ses affluents immédiats. Combinée au relief, cette situation empêche toute attaque massive en provenance du secteur est et nord-est. En fait, on s'aperçoit très vite qu'une attaque concertée contre le complexe du Pedrosillo ne peut venir que de deux côtés: le sud ou le nord, et plus précisément le nord-ouest. C'est aussi dans ces deux directions, sud et nord-ouest, qu'il faut situer les seules places indigènes susceptibles à l'époque républicaine de pouvoir développer une attaque en règle contre ce qu'il faut bien considérer comme un campement opérationnel de campagne.

Dans cette partie de la Béturie turdule, en effet, dans le courant des II^e et I^{er} siècles av. J.-C., seuls trois noyaux importants de peuplement pourraient avoir été concernés par le campement du Pedrosillo: ce sont deux *oppida* plus ou moins récents et un *castro* ancien dont le réseau de communication passe précisément par le site du Pedrosillo. À l'est, un premier *oppidum*, celui d'Azuaga, peut être selon nous facilement éliminé de la liste des objectifs directs du seul fait de sa distance, supérieure à 24 km, soit une

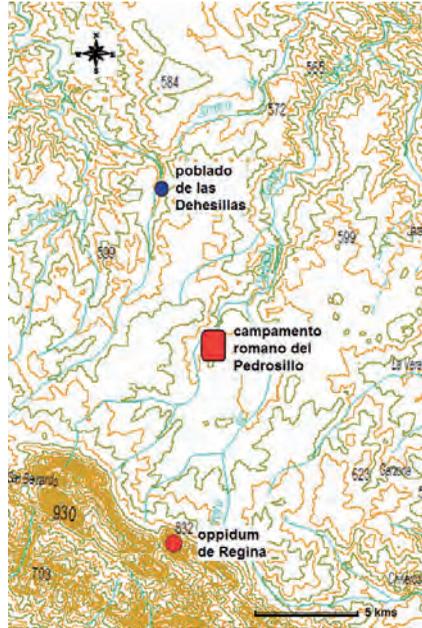


Fig. 7. – Le camp du Pedrosillo et son environnement proche.

journée de marche. Il n'en va pas de même, en revanche, pour les deux autres places, toutes deux situées à moins de 8 km du campement romain. On est frappé, en effet, par la similitude des distances existant entre le complexe du Pedrosillo et ses cibles potentielles et celles habituellement constatées en Hispanie entre les camps romains établis aux fins de siège et leur objectif. Ainsi, le grand camp de Renieblas, construit en 153 av. J.-C. par le consul Nobilior pour la prise de Numance sur les restes de deux campements antérieurs, n'était séparé de son objectif que par 6 km. Inversement, le campement d'Águilar de Anguita, qui correspond à un camp d'hivernage (*castra hiberna*) durant les guerres celtibères, se trouve à 20 km de *Segontia* (Sigüenza), la ville indigène la plus proche.

De ce point de vue, il est possible que l'un des objectifs visés par l'armée romaine ait été constitué par l'*oppidum* de hauteur de la *Regina* primitive. Ce site, auquel le campement fait d'ailleurs face, est à peine distant de 8 km vers le sud à vol d'oiseau. À une date imprécise, mais comprise vraisemblablement entre le milieu du II^e s. et le milieu du I^{er} av. J.-C., un puissant *castro* indigène rapidement romanisé¹⁰ y occupait un éperon

¹⁰ On trouvera les seuls éléments publiés relatifs à l'*oppidum* de hauteur de la *Regina* républicaine dans: GORGES, Jean-Gérard; RODRÍGUEZ MARTÍN, Germán – “De Lusitanie en Bétique: *Regina* et le réseau routier romain entre Guadiana et Sierra Morena”, in *V MESA REDONDA INTERNACIONAL SOBRE LUSITANIA ROMANA*, Cáceres, 2002 – *Las comunicaciones*. Madrid, Ministerio de Cultura, 2004, pp. 61-108.

barré sur le point le plus haut de la *Sierra de Reina*, là où précisément s'est construite plus tard une forteresse almohade dont la silhouette domine toujours l'immense pénéplaine. Cela pourrait expliquer que la partie méridionale du campement, qui correspond à un plateau particulièrement manoeuvrable à proximité immédiate des enceintes principales, puisse s'interpréter comme un lieu propice pour un affrontement éventuel en cas d'attaque directe de l'ennemi: l'armée romaine pouvait s'y déployer en formation et y faire preuve de son habituelle efficacité en combat à champ ouvert.

Mais il se peut aussi que cette zone n'ait été qu'un simple terrain d'exercice, car l'ennemi pouvait aussi venir du nord-ouest, en l'occurrence de l'important *poblado* fortifié de «Las Dehesillas»,¹¹ situé en bordure de l'*arroyo* La Llave, sur le territoire de la moderne commune d'Higuera de Llerena, à tout juste 6 kilomètres de distance du Pedrosillo. Bien que situé en plaine, le noyau de «Las Dehesillas» – ou plus exactement de «Las Mesillas» – est un important *castro* indigène dont la chronologie s'étend du début de l'âge du fer à la conquête romaine, son déclin étant sensible à partir de la seconde moitié du II^e s. av. J.-C. Son enceinte fortifiée avoisine les 5 ha, ce qui en fait le plus important chef-lieu indigène de la région à l'arrivée des Romains. C'est précisément le danger qu'il représente qui justifie à nos yeux le dispositif complexe, tourné vers le nord-ouest, dont nous avons passé en revue les principaux éléments. On observera, en effet, que l'ensemble du système défensif de la partie nord du campement dessine un vaste U orienté nord-ouest, dont les côtés sont formés par l'alignement de la majorité des fortins et des *castella*, et le fond – en contrebas et donc invisible au départ – par les alignements parallèles de *titula*, encore renforcés par le ou les fossé(s) formé(s) par l'*arroyo* du Pedrosillo. Employés ici comme lignes de chevaux de frise, ces *titula* ne servent d'ailleurs pas uniquement d'éléments de défense, mais sont aussi utilisés pour orienter l'attaque ennemie – et notamment la cavalerie – sur des secteurs choisis. Véritable entonnoir mortel, ce vaste dispositif en U ne pouvait laisser la moindre chance aux éventuels attaquants, d'autant qu'une fois la charge engouffrée, les occupants des fortins et des *castella* supérieurs pouvaient refermer le piège en empêchant toute retraite.

Si l'*oppidum* primitif de Reina, comme le *castro* de «Las Mesillas», peuvent être concernés par le camp du Pedrosillo, il est cependant douteux, pour des raisons stratégiques, qu'un tel campement se soit établi à mi-chemin entre deux places fortes indigènes hostiles, au risque évident d'être pris en tenaille. L'une de ces places seulement devait être active à l'époque du campement, la seconde n'existant pas – ou plus – ou bien encore étant passée sous contrôle romain. Par sa plus grande proximité, par l'ancienneté de son horizon chronologique et par son importance stratégique jusqu'au

¹¹ RODRÍGUEZ DÍAZ, Alonso; IÑESTA MENA, José – «'Las Dehesillas', Un yacimiento prerromano en el término municipal de Higuera de Llerena (Badajoz). Materiales de superficie». *Norba*, 1984, n.º 5, pp. 17-28.

milieu du II^e s. av. J.-C., il se pourrait bien que le *castro* de «Las Mesillas», auquel s'adresse le «piège» savamment mis en place, ait été le véritable objectif militaire concerné par l'établissement du campement du Pedrosillo.

II. LA BÉTURIE DANS LA CONQUÊTE ROMAINE: QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE ET D'HYPOTHÈSES AUTOUR DU COMPLEXE MILITAIRE DU «PEDROSILLO».

A. – LA BÉTURIE TURDULE DANS LES GUERRES DE L'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE.

1. – *Le contexte général.* Historiquement, nous savons par les sources littéraires – Appien en particulier – que la Béturie a joué un rôle clé dans la conquête de la Meseta occidentale. Géographiquement, cette région nous est mentionnée deux fois par les sources anciennes: par Strabon¹² d'abord, qui la fait courir le long du fleuve *Anas*, et par Pline¹³ ensuite, pour lequel elle s'étend du *Baetis* au Guadiana, divisée en deux zones, l'une celtique et l'autre turdule, cette dernière étant rattachée du temps du naturaliste au *conventus cordubensis* de la province de Bétique. Forte de limites plus ethnographiques et culturelles que géographiques, la Béturie a longtemps représenté dans l'historiographie un ensemble aux contours flous, en partie à cheval sur la Sierra Morena et mordant largement sur la partie occidentale de la plaine Bétique¹⁴. La recherche contemporaine, néanmoins, tend à recentrer cette région sur ses terres indiscutables, c'est-à-dire sur les vastes espaces de hauts plateaux compris entre le nord de la Sierra Morena et la ligne du Guadiana. La Béturie proprement dite était ainsi protégée par la barrière relative formée par la Sierra Morena, mais aussi par sa propre étendue. Dans cette région peu ou mal peuplée, la Béturie turdule, qui en forme le secteur oriental où se trouve le campement du Pedrosillo, représente à l'époque républicaine l'une des grandes voies de communication – et donc de pénétration – vers le nord. Le passage s'y faisait par la Sierra Morena depuis la haute vallée du Guadalquivir où les Romains avaient établi leur capitale (*Corduba*), et remontait par la vallée du Zújar jusqu'à l'emplacement de *Lacimurga*, principal point de franchissement du Guadiana jusqu'à la création en 79 av. J.-C. de *Metellinum*, plus à l'ouest.

Sur le plan militaire, trois grandes guerres ont secoué l'Hispanie Ulérieure à l'époque républicaine. Ce sont d'abord les féroces guerres lusitaniennes, surtout entre 154 et 137 av. J.-C., dans le cadre de la pacification de la Bétique et de la conquête de la Meseta. Ce sont ensuite deux guerres civiles, reflets en péninsule Ibérique des conflits qui déchirèrent Rome

¹² STRABON, *Géogr.*, III, 2, 3.

¹³ PLINE, *NH*, III, 13-14.

¹⁴ Sur la Béturie, même s'il a un peu vieilli, voir l'indispensable article de GARCÍA IGLESIAS, Luís – “La Baeturia: un problema geográfico de la Hispania antigua”, in *Archivo Español de Arqueología*, 1971, n.º 44, pp. 86-108.

et l'Italie dès la fin du II^e s. et pendant tout le I^{er} siècle av. J.-C. : les guerres sertoriennes d'abord (entre 79 et 72 av. J.-C.), puis les guerres entre César et Pompée, entre 49 et 45 av. J.-C. Cette dernière turbulence, toutefois, ne semble pas avoir concerné étroitement la Béturie sur le plan militaire, ce qui n'est pas le cas des deux premières, pour lesquelles nous avons des témoignages à la fois littéraires et archéologiques. Ainsi, le site d'Azuaga a livré des lots de balles de fronde en plomb portant les initiales Q ME(T) du proconsul *Quintus Caecilius Metellus Pius*, qui lutta contre *Quintus Sertorius* dès 79 av. J.-C., preuve de l'implication directe de la Béturie turdule dans un conflit où le contrôle des ressources minières avait aussi sa place. Ces lots, préparés mais jamais livrés, sont pour C. Domergue le témoignage d'une fonderie installée temporairement sur la colline de Ricamonte et contrôlée par Metellus, avant d'être détruite par les partisans de Sertorius entre 79 et 76 av. J.-C.¹⁵ Mais cette guerre, si elle se déroule bien en grande partie en Lusitanie orientale à ses débuts, paraît difficilement pouvoir justifier l'établissement d'un campement de campagne du type de celui du Pedrosillo, même si l'on sait par ailleurs que Sertorius a souvent pu compter avec l'appui de la population indigène. Certes, l'*oppidum* ancien de Reina, duquel dépendait sans doute l'exploitation du fer de l'importante mine voisine de La Jayona, contrôlait aussi l'une des grandes routes d'accès depuis la vallée du Guadalquivir. Il pouvait de ce fait représenter un objectif stratégique important pour chacun des protagonistes. Mais si l'absence de matériel céramique ou mobilier datable est quasi de règle dans les camps de haute époque – et cela semble aussi être une caractéristique du Pedrosillo – il n'en va pas de même au I^{er} siècle av. J.-C., où ce même matériel est habituellement fréquent et laisse de nombreuses traces. Tout plaide, en réalité, pour une datation haute du campement et pour son rattachement chronologique à la phase de la conquête – à commencer par les seuls parallèles hispaniques connus, ceux de Renieblas et d'Águilar de Anguita déjà cités. Cet horizon chronologique nous renvoie inmanquablement au II^e s. av. J.-C. et notamment aux guerres lusitaniennes, quand, dans les années 150 à 140 av. J.-C., la frontière nord de l'Ulérieure se stabilise sur les marges septentrionales de la Sierra Morena et que la Béturie turdule semble devenir une plaque tournante du chef lusitanien Viriathe.¹⁶

2. – *La guerre contre Viriathe et les opérations militaires romaines en Béturie.* Berger et chasseur lusitanien devenu général, on sait que Viriathe, un des symboles de la résistance à la conquête romaine, représente aujourd'hui encore une figure légendaire du nationalisme ibérique. Échappé de la tuerie perpétrée en 149 av. J.-C. par le propréteur *Servius Galba*, il rassemble rapidement une troupe de partisans qui va infliger aux Romains, par des coups de main et des harcèlements de guérillas, cinq années de défai-

¹⁵ DOMERGUE, Claude – “Un témoignage de l'industrie minière et métallurgique du plomb dans la région d'Azuaga (Badajoz) pendant la guerre de Sertorius”. *CNA XI (Mérida, 1968)*. Saragosse, 1970, pp. 608-626.

¹⁶ GUNDEL, Hans Georg – “Viriato. – Lusitano, caudillo en las luchas contra los Romanos. 147-139 a.C.”, *Caesaraugusta*, 1968, n.º 31-32, pp. 175-198.

tes successives. La Lusitanie ainsi qu'une grande partie de l'Ulterieure sont alors contrôlées par Viriathe et son armée, obligeant Rome à recourir à des moyens militaires considérables, d'abord pour reprendre le contrôle de la vallée du *Baetis*, puis dans un second temps pour saper les bases arrières du chef lusitanien.

Le conflit est particulièrement ouvert entre 147 et 139 av. J.-C., mais les années décisives sont comprises entre 141 et 139 av. J.-C. Ce sont elles qui impliquent les plus grands mouvements entre la Bétique et la Lusitanie, ainsi que des campagnes militaires romaines en Béturie qui nous sont documentées par Appien¹⁷, source essentielle pour le détail des opérations, même si leur chronologie et parfois difficile à établir avec précision. Pour la première fois, des villes de Béturie sont mentionnées à trois reprises, ce qui montre bien l'importance de cette région, à la fois comme base arrière pour Viriathe et comme limite d'action pour les Romains.

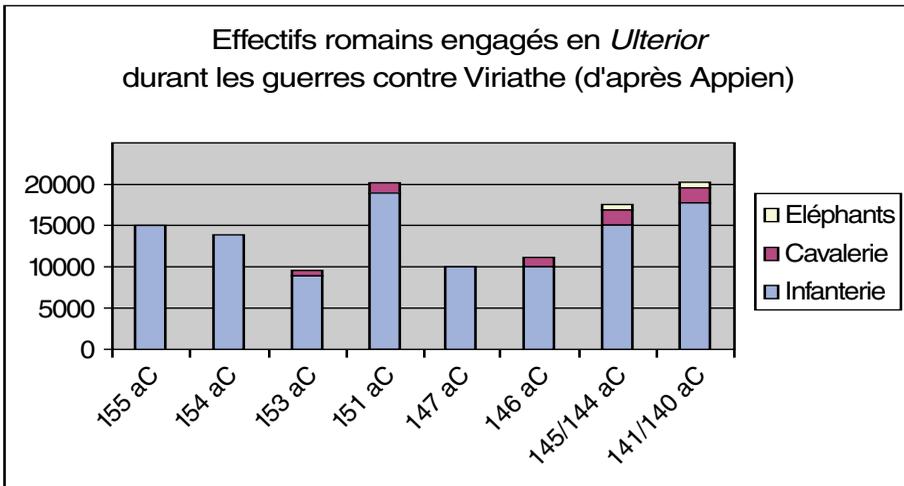


Fig. 8. – Variation des effectifs engagés par les Romains durant les guerres lusitaniennes.

Ces derniers, qui sont venus à bout de Carthage en 146 av. J.-C. et qui viennent de terminer la troisième guerre macédonienne, recentrent progressivement leurs efforts sur l'Hispanie en y déployant des moyens de plus en plus considérables, avec des fortunes diverses. Dès 145 av. J.-C., le consul *Q. Fabius Maximus Aemilianus* est envoyé comme gouverneur en Ulterieure avec le pouvoir d'y lever une armée. Il réunit 15000 légionnaires, principalement des jeunes inexpérimentés qu'il lui faut former, ainsi que 2000 cavaliers¹⁸, mais ce n'est que l'année suivante, lors de son proconsulat, qu'il remporte ses premiers suc-

¹⁷ APPIEN, *Iber.*, 67-69.

¹⁸ APPIEN, *Iber.*, 65.

cès contre Viriathe qui cherche alors à soulever les peuplades celtibères contre les Romains. Dans les années 142 à 140 av. J.-C., les deux fronts – lusitanien et celtibère – sont dans une situation critique, mais désormais la pression romaine ne va pas cesser de s'accroître.

Voyons donc ce qu'il en est pour les dernières années du conflit en Ulérieure, quant à la Béturie entre ouvertement en scène sur le théâtre des opérations:

- 141 av. J.-C.: *Q. Fabius Maximus Servilianus*, consul en -142, est envoyé l'année suivante en Hispanie comme gouverneur de l'Ulérieure, avec rang de proconsul. Il a sous son commandement deux légions et des troupes alliées, au total 18.000 hommes plus 1600 cavaliers, ce qui ne l'empêche pas de demander au roi numide Micipsa un renfort de 10 éléphants et de 300 cavaliers. Servilianus se dirige en premier vers *Itucci*, véritable nid d'aigle très disputé où Viriathe a souvent établi ses quartiers.¹⁹ Nous savons par Appien qu'il installe à proximité de cette ville un grand campement,²⁰ mais Viriathe, qui vient à sa rencontre avec 6000 hommes, le bat en employant sa fameuse tactique de la fuite simulée. Servilianus est alors contraint de se réfugier dans son camp où – nous dit l'historien grec – il se retrouve encerclé et ne sera sauvé que par l'arrivée de la nuit.²¹ Constamment harcelé par l'infanterie légère et la cavalerie de Viriathe, le proconsul doit bientôt se replier sur *Itucci*, pendant que le chef lusitanien, à court de vivres, retourne en Lusitanie après avoir incendié son propre campement. Curieusement, Servilianus, faute peut-être d'être en mesure de pouvoir le rattraper, ne se lance pas directement à sa poursuite: il cherche plutôt à saper les points d'appui du chef lusitanien sur les marges de la Sierra Morena et, pour cela, «il envahit la Béturie et met à sac 5 cités qui avaient aidé Viriathe».²²

Une question, évidemment, se pose: à défaut de pouvoir identifier ces villes qui ne sont pas nommées, où se trouve cette Béturie mentionnée par Appien? S'agit-il de la Béturie «classique», celle de Pline, au nord de la Sierra Morena, et dans ce cas s'agit-il de la Béturie turdule ou bien de la Béturie celtique qui serait, pour certains, le vrai berceau de naissance de Viriathe?²³ Ou bien s'agit-il encore de marges méridionales de la Sierra Morena assimilées à la Béturie, comme semble le penser Mauricio Pastor?²⁴ Il est bien difficile de le dire. La logique voudrait qu'en se retirant

¹⁹ *Itucci* ou *Ituca*, c'est-à-dire l'actuelle Martos, près de Jaén.

²⁰ APPIEN, *Iber.*, 67. Il s'agit à l'évidence d'un camp de base opérationnel, comme c'est le cas pour le campement du Pedrosillo, auquel pourrait correspondre également un certain nombre des détails rapportés dans ce passage.

²¹ On pourrait en déduire qu'il n'y avait pas là de dispositif complémentaire de protection rapprochée similaire au champ de bataille préparé du Pedrosillo.

²² APPIEN, *Iber.*, 68.

²³ GARCÍA MORENO, Luís – “Infancia, juventud y primeras aventuras de Viriato, caudillo lusitano”, in *ACTAS DEL I.º CONGRESO DE HISTORIA ANTIGUA PENINSULAR*, Santiago de Compostela, 1986 – Vol. 2, Saint Jacques de Compostelle, 1988, pp. 373-382.

²⁴ PASTOR MUÑOZ, Mauricio – *Viriato, la lucha por la libertad*, Madrid: Editorial Aldebarán, 2000.

vers la Lusitanie parce qu'il manquait de vivres, Viriathe ait emprunté le chemin le plus direct pour se mettre à l'abri. Depuis Martos (*Itucci*), ce chemin passe par la région de Cordoue (*Corduba*) ou d'Ecija (*Astigis*) pour emprunter les voies qui traversent la Sierra Morena, lesquelles aboutissent directement à la Béturie turdule. Mais on voit bien, par les opérations de police musclées que mène un peu plus tard Servilianus à l'encontre de nombreuses cités de la moyenne vallée du *Baetis* au retour de son expédition contre les *Cunii*,²⁵ qu'une large partie de l'Ulérieure était acquise au chef lusitanien et qu'il pouvait donc s'y déplacer facilement.

- 140 av. J.-C.: Servilianus, qui reste une année de plus en Ulérieure comme promagistrat, reprend l'offensive à la belle saison. Viriathe semble alors lui avoir abandonné la Bétique, repassée sous contrôle romain, pour se réfugier définitivement en Lusitanie. Le gouverneur en profite pour mener sa nouvelle campagne sur les terres mêmes du chef lusitanien, soit très vraisemblablement au nord de la Sierra Morena, et met le siège devant l'une de ses places fortes, seule opération militaire notable mentionnée par Appien pour l'année concernée: «Poursuivant Viriathe, il entoura d'un fossé l'une de ses villes, *Erisana*», écrit-il.²⁶ C'est la première fois qu'apparaît sous la plume de l'historien le nom d'une cité indigène aussi clairement identifiée comme ville appartenant au territoire propre de Viriathe. Son choix par les Romains parmi d'autres cités possibles – «une de ses villes» dit Appien – en fait un élément fort du territoire relevant de l'autorité du chef lusitanien. Le fait qu'Appien mentionne des travaux de circonvallation n'est en effet pas anodin: il est clair que c'est un siège en règle qui s'installe, ce qui n'apparaît pas si fréquemment dans les sources littéraires concernant l'Hispanie. Le lieu est donc important et défendu, vraisemblablement fortifié pour que le général romain choisisse une telle solution qui nécessite du temps: on se trouve en quelque sorte devant un petit Sagonte ou un petit Numance, en tous cas devant un endroit à la fois stratégique et symbolique, sur les terres mêmes de Viriathe. D'ailleurs, ce dernier – qui n'est pas dans la place – n'en est pas très éloigné, puisqu'il parvient à s'introduire de nuit dans la cité alors que les travaux d'encercllement ne sont pas achevés. Rameutant ses hommes, il met en fuite dès l'aube les légionnaires travaillant au creusement des fossés, organise une sortie et repousse les troupes de Servilianus qu'il met en déroute et accule dans un lieu escarpé d'où il était impossible de s'échapper. C'est là que se situe l'un des épisodes les plus fameux de la figure légendaire de Viriathe puisqu'à la grande surprise des Romains, au lieu de les anéantir, le chef lusitanien leur propose un pacte de paix et devient... «l'ami du peuple romain»!²⁷

²⁵ APPIEN, *Iber*, 68. Servilianus reprend en particulier trois villes tenues par des partisans de Viriathe: Escadia (*Astigis* = Ecija), Gemella (*Itucci* = Martos), Obulcola (*Obulco* = Porcuna) et il en châtie plusieurs autres, dont les noms ne sont pas rapportés.

²⁶ APPIEN, *Iber*, 69.

²⁷ APPIEN, *Iber*, 70.

Erisana joue donc un rôle fondamental dans cet épisode majeur du mythe de Viriathe, qui voit de fait la reprise des négociations avec Rome, la reconnaissance des terres occupées par les Lusitaniens et celles des limites entre l'expansion de la conquête et les territoires indigènes. La ville ne sera citée qu'une seule fois par Appien, et elle n'est pas clairement localisée (voir *infra*), mais il reste que la majorité des auteurs s'accordent pour la situer sur les contreforts de la Sierra Morena, et très probablement du côté nord, compte tenu de la double fonction de place forte et de refuge qui semble avoir été la sienne, autrement dit en Béturie.

- 139 av. J.-C.: Consul en exercice en -140, *Quintus Servilius Cæpio*, frère de Servilianus, prend l'année suivante la charge de gouverneur de l'Ultérieure en tant que proconsul. Face à un traité de paix considéré par Rome comme déshonorant, il est autorisé en secret par le Sénat à reprendre la guerre au moment opportun, ce dont il ne se prive pas. Déclanchant les hostilités, il envahit la Béturie et se rend maître alors de la ville d'*Arsa*, que Viriathe avait abandonnée pour fuir en Carpétanie, où il le poursuit bientôt avec l'aide de Popilius, consul de la Citérieure.²⁸

Arsa, comme *Erisana*, apparaissent donc comme des villes majeures d'un territoire régulièrement contrôlé par Viriathe dans le sud de la Lusitanie, dans les années -140/-139. Le cas d'*Arsa* est d'autant plus intéressant que l'on se trouve, pour cette dernière année, en période théorique de paix et que la présence de Viriathe dans la cité – qu'il abandonne à l'approche surprise de l'armée de Cæpion – montre bien qu'il s'était établi sur ce qu'il considérait comme ses propres terres. La localisation de ces deux villes, comme leur éventuel recouvrement d'identité, ont fait depuis longtemps couler beaucoup d'encre. Que peut-on en dire raisonnablement aujourd'hui, au vu de nos connaissances?

B. – ARSA ET ERISANA: LE DOSSIER DE DEUX VILLES TOUJOURS DIFFICILEMENT SAISSABLES.

1. – *Arsa*. Le nom cette ville de Béturie est d'abord mentionné par Pline dans la liste des six *oppida non ignobilia* qu'il donne pour la Béturie turdule,²⁹ en s'appuyant vraisemblablement sur une documentation d'époque augustéenne. Ptolémée, qui écrit dans le courant du II^e s. ap. J.-C. depuis Alexandrie, la place dans la Bétique des Turdétans,³⁰ ce qui semblerait correspondre. Appien constitue notre troisième source, mais il ne fournit réellement aucune précision d'ordre géographique. Pourtant, depuis le XVI^e siècle, la tra-

²⁸ C'est ce même *Cæpion* qui, profitant un peu plus tard de la proximité relative de son campement avec celui du chef lusitanien, corrompt l'entourage de Viriathe et le fait assassiner avant de continuer sa marche vers le nord. La dureté de *Cæpion* envers ses hommes, de même que la férocité de la guerre menée contre les lusitaniens et la peur des Romains face à cet ennemi nous sont rapportées par DION CASSIUS, *Frag.*, II, § CCL.

²⁹ PLINE, *NH*, III, 14, 15.

³⁰ PTOLEMÉE, *Géogr.*, II, 4, 10.

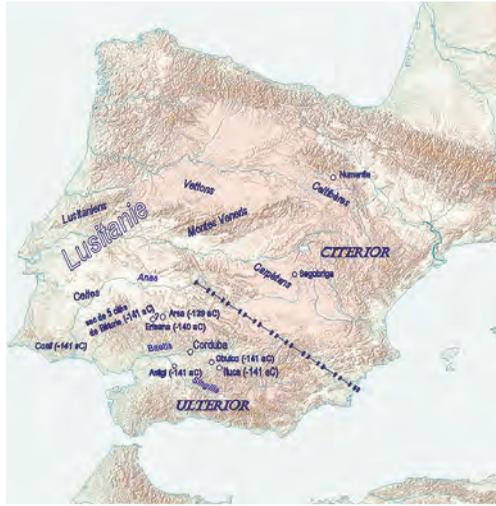


Fig. 9. – Les opérations militaires contre Viriathes dans les dernières années des guerres lusitaniennes.

dition³¹ a toujours placé *Arsa* à Azuaga, mais la justification moderne vient de Hübner qui, lors de la rédaction de la notice correspondante du *CIL* II en 1869, après un minutieux examen des noms des villes citées par Pline et leur élimination progressive pour l'identification du site antique d'Azuaga – une des rares villes où il ne soit d'ailleurs jamais allé – n'a plus que le nom d'*Arsa* à proposer, ce qu'il reconnaît non sans réticences.³² En 1892, il donne dans le *Supplementum* de nouvelles inscriptions pour la ville d'Azuaga et accepte alors pour le site antique le nom latin de *Municipium Iulium* V(...), témoignage de l'élévation de la cité au rang de municipes à la fin de la République ou au début de l'Empire. Certains ont voulu voir par la suite dans le V(...) le site possible d'*Ugultunia* et faire d'Azuaga l'ancienne *Contributa Iulia Ugultuniacum*, mais une étude sur le statut de cette ville et sa localisation, en 1975, à proximité de Medina de las Torres, a tiré un trait sur une telle hypothèse.³³ Il reste qu'Azuaga, qui curieusement n'a fourni que des inscriptions honorifiques monumentales d'époque impériale, a bien abrité dans son noyau ancien une agglomération antérieure encore pratiquement vierge. La colline du château de Ricamonte, déjà occupée à l'Âge du Bronze, n'a fait l'objet que de fouilles très par-

³¹ Reprise par MADDOZ, Pascal – *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, Madrid: 1850, vol. 3, s. v. "Azuaga", pp. 221-222. Voir aussi une synthèse des sources dans TOVAR, António – *Iberische Landeskunde*. Vol. II, I. *Baetica*. Baden-Baden: 1974, s. v. "Arsa" pp. 92-93 et s. v. "Erisane", p. 183.

³² HÜBNER, Emile (ed.) – *Inscriptiones Hispaniae Latinae*. *CIL* II, Berlin: 1869, chap. XXI, p. 223sq et 889sq.

³³ RODRÍGUEZ BORDALLO, Roberto; RÍOS GRANJA, Ana María – "Contributa Iulia Ugultuniacum", in V CONGRESO DE ESTUDIOS EXTREMENOS – *Ponencias VII y VIII*. Badajoz: Diputación provincial de Badajoz, 1976, pp. 145-165.

tielles dans les années 1930,³⁴ et elle est surtout connue pour avoir livré une vingtaine d'années plus tard un important lot de balles de fronde en plomb, marquées au nom de *Q. Caecilius Metellus Pius*, auquel nous avons déjà fait allusion.³⁵ Il est certain en tous cas que le site d'Azuaga a bien abrité un *oppidum* ou un *praesidium* à l'époque de la guerre contre Sertorius, et qu'il contrôlait, au sein d'une zone riche en ressources minières, le chemin unissant *Mellaria* au noyau le plus ancien de *Regina*, c'est-à-dire une partie du grand axe longeant le versant nord de la Sierra Morena. De fait, s'il n'est pas indigène, le toponyme *Arsa* pourrait donc bien être le premier nom donné à la ville par les Romains, surtout si l'on accepte de le faire dériver du latin *arx*, *arcis* qui signifie citadelle ou place forte, ce que la ville pourrait avoir été dès l'époque des guerres lusitaniennes. La légende espagnole, qui intègre aussi l'équation *Arsa* = *Erisana*, a fait d'*Arsa*/Azuaga un des sites forts de Viriathe, à partir duquel il «régnait». C'est près d'*Arsa* que Viriathe aurait défait les troupes de *Servilianus* et aurait offert la paix aux Romains, c'est près d'*Arsa* qu'il aurait été assassiné...

Bien plus tard, à l'époque des invasions germaniques, la ville aurait été ruinée par les Vandales, avant de passer au VIII^e s. aux mains d'une tribu berbère venue d'Algérie – les *Zuwaga* – qui s'emparent de la région et donnent à la cité son nom moderne, le seul qui nous soit clairement parvenu.³⁶ À l'époque arabe, la ville paraît à nouveau dotée d'une forteresse: le château d'Azuaga était en effet connu d'Al-Idrîsî, qui le mentionne sobrement comme étant «un fort sur une éminence et entouré d'un mur de terre».³⁷ Il semble cependant que la réalité de cette forteresse ne puisse être mise en doute,³⁸ et un rôle de contrôle est encore attesté pour les périodes postérieures avec l'existence d'un château médiéval ou moderne de difficile datation, dont il subsiste quelques ruines sur la butte de Ricamonte (ou Miramonte, selon les documents).

Il y a une dizaine d'années, Armin Stylow s'est penché sur le cas d'*Arsa* à l'occasion d'une nouvelle lecture des inscriptions d'Azuaga,³⁹ dont il fait désormais un municipe

³⁴ Des fouilles privées ont en effet été menées dans le château de Miramonte (ou Ricamonte selon l'IGN) durant quelques mois, entre novembre 1933 et février 1934. À la recherche d'un «trésor» des Ordres militaires (l'Ordre de Santiago a occupé les lieux...), elles ont seulement livré quelques pièces non identifiées et communicantes d'époque romaine (des citernes?): voir l'article de J. Romero y Romero dans le quotidien de Badajoz, *La Libertad*, en date du 18/02/1934.

³⁵ Voir *supra*, note 15.

³⁶ TERRÓN ALBARRÁN, Manuel – *Historia de la Baja Extremadura. – Período islámico*, Vol. 1, Badajoz: Real Academia de Extremadura de las Letras y las Artes, 1986, p. 308; PACHECO PANIAGUA, Juan Antonio – *Extremadura en los Geógrafos árabes*. Badajoz, Diputación provincial de Badajoz, 1991, p. 43.

³⁷ AL-IDRÎSÎ – *Los caminos de al-Andalus en el siglo XII. Estudio, edición, traducción y anotaciones por Jassim Abid Mizal*, Madrid:CSIC, Instituto de Filología, 1989, p. 82.

³⁸ GARRIDO SANTIAGO, Manuel – *Arquitectura militar de la Orden de Santiago en Extremadura*, Mérida: Editora Regional de Extremadura, 1989, pp. 128-135.

³⁹ STYLOW, Armin – “El *municipium flavium v(...)* de Azuaga (Badajoz) y la municipalización de la *Baeturia Turdulorum*”, in *Studia Historica (Historia Antigua)*, 1991: n.º IX, pp. 11-27. On rappellera au passage que la plupart des inscriptions connues d'Azuaga s'inscrivent dans le cadre d'hommages à la maison d'Auguste et de Livie en milieu urbain.



Fig. 10. – Azuaga: au centre, la colline de Miramonte (vol «américain» de 1956).

flavien – *Municipium F(lavium) V(...)* – et non plus julien comme il était d'usage à la suite des publications de Hübner. Il rejette aussi l'équation *Arsa* = Azuaga et suggère pour la mention *V(...)* le cognomen *Victoria*, d'après une possible *origo* interprétée à partir de deux inscriptions funéraires de la Serena, l'une découverte près de Campanario,⁴⁰ l'autre voisine de Zalamea.⁴¹ On notera cependant qu'un tel nom – *Victoria* – ne saurait être antérieur à l'époque romaine, même s'il a pu précéder l'élévation de l'éventuel *oppidum Victoriense* au rang de municipes. Il renverrait clairement, en tous cas, à la commémoration postérieure d'une victoire romaine d'envergure remontant à l'époque républicaine, et il serait évidemment tentant de voir là le souvenir d'une action d'éclat du proconsul Caepion, comme la prise d'*Arsa*.⁴² Ce n'est pas l'avis, toutefois, du chercheur allemand pour qui l'existence de trois inscriptions portant l'*origo arsensis*, dont deux émanant de la Serena – Zalamea et Magacela⁴³ – l'incite à placer *Arsa* toujours en Béturie turdule, mais vers le nord-est, entre Zalamea et Castuera. Cette localisation n'est pas cependant forcément probante, surtout lorsque l'on considère que ces deux villes font partie d'un grand axe de circulation nord-sud auquel Azuaga est également reliée et que la mention d'une *origo* sur les inscriptions funéraires s'entend plutôt d'ordinaire pour des individus décédés loin de leur lieu d'origine. Par ailleurs, deux des *arsenses* connus font mention

⁴⁰ CIL II 2362 = II²/7 957.

⁴¹ CIL II²/7 947.

⁴² Sauf à considérer une suggestion de M.-P. García-Bellido faisant d'*Arsa* un toponyme préromain assez commun dont la signification pourrait être «victoire», l'un expliquant l'autre! Cf. art. cit., *infra*, note 49, p. 262, n. 7.

⁴³ Voir STYLOW, *art. cit.* n.° 37, pp. 20-21; CIL II²/7, 905, *i.e.*, se réfère à un *Lucius Attius Optatus*, de la *Galeria tribus, arsensis*, décédé à 54 ans.

de leur tribu, la *Galeria*, qui est aussi celle que l'on retrouve à Azuaga sur le piédestal du duumvir *Marcus Herennius Laetinus*⁴⁴. Enfin, Pierre Sillières a bien montré que les identifications distinctes proposées par Stylow d'*Artigi* avec Castuera et de *Iulipa* avec Zalamea ne sont pas vraiment fondées. Le chercheur français préfère considérer, en s'appuyant sur les données de l'*Itinéraire Antonin*, que l'*Artigis* du guide romain, l'*Artigi Iulienses* de Pline, l'*Αρτυγίς* de Ptolémée et le *municipium Iulipense* de la dédicace à Trajan ne sont qu'une même et seule cité, sise sous Zalamea de la Serena.⁴⁵ Ainsi, à part l'hypothétique *Arsa*, on ne connaîtrait pas pour cette zone d'autres noyaux urbains antiques non identifiés, le seul grand gisement archéologique reconnu étant précisément celui de Zalamea de la Serena.⁴⁶

L'hypothèse de dissocier le binôme *Arsa/Azuaga*, relancée par Stylow, n'est pas nouvelle, mais elle a remis à la mode d'anciennes propositions qu'on croyait oubliées: ainsi, Azuaga serait bien le siège du *municipium* connu par les inscriptions conservées, tandis qu'*Arsa* serait à chercher ailleurs, aux environs de Retamal de Llerena par exemple, là où le père Ortíz de Thovar situait autrefois une fondation pré-romaine à l'origine d'*Artigis*,⁴⁷ à la confluence des ríos *Guadámex* et *Las Huertas*, ou bien encore au Castillo d'Argallén (encore appelé «Argallenes» ou «Arsallenes» selon les sources), autre lieu où l'on a placé *Artigis* dès le XVIII^e siècle et qui aurait fourni une monnaie d'*Arsa* dans les années 1898, mais qui n'est de fait qu'un fortin ibérique à enceinte de pierres sèches.

Justement, cette monnaie que nous venons d'évoquer a fourni à M.-P. García-Bellido le prétexte à un réexamen de la question d'*Arsa*, pour laquelle il aurait existé du point de vue de la numismatique deux cités homonymes, l'une en Béturie turdule, l'autre au sud de la province de Cadix.⁴⁸ Passant en revue l'ensemble des sources disponibles – littéraires, épigraphiques, numismatiques – ses conclusions sont nettes: il n'existe en Bétique qu'une seule *Arsa*, celle que les sources littéraires placent en Béturie. Mais au-delà de cette constatation, l'introduction des éléments numismatiques dans le dossier d'*Arsa* apporte un éclairage nouveau. En effet, les quelques monnaies d'*Arsa* connues se rattachent toutes aux frappes phénico-puniques, et plus précisément au groupe des

⁴⁴ CIL II, 2342 et CIL II²/7, 895.

⁴⁵ SILLIÈRES, Pierre – *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, Paris: Diffusion De Boccard, Publications du Centre Pierre-Paris: 20, 1990, p. 460

⁴⁶ GARCÍA Y BELLIDO, António, MENÉNDEZ PIDAL, Ramón – *El distylo sepulcral romano de Iulipa (Zalamea)*, Madrid: CSIC, 1963.

⁴⁷ ORTÍZ DE THOVAR, Fray Juan Matheos Reyes - *Partidos triunfantes de la Beturia Turdula, con todas las poblaciones comprendidas bajo el circo de quince leguas de la villa de Hornachos*. Manuscrit de la bibliothèque de Guadalupe: 1779, Publié par parties en 1988-1989 dans plusieurs numéros de la revue *Guadalupe*: n.° 693, pp. 121-132; n.° 694, pp. 173-184; n.° 695, pp. 225-236; n.° 696, pp. 277-288; n.° 697, pp. 329-340; n.° 698, pp. 73-84; n.° 699, pp. 125-136; n.° 700, pp. 177-188; n.° 701, pp. 229-240; n.° 702, pp. 281-292.

⁴⁸ GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz – "Sobre las dos supuestas ciudades de la Bética llamadas *Arsa*. Testimonios púnicos en la Beturia Túrdule". *Anas*, 1991-1992, n.° 4-5, pp. 81-92.

monnaies lybio-phéniciennes.⁴⁹ Ce sont des monnaies de bronze à forte teneur en cuivre portant en général sur l'avvers le profil d'une grossière tête masculine à l'œil démesuré, et à leur revers une ou deux palme(s) avec la double légende latine (*Arsa*) et néo-punique (w'r-š'). Elles s'inscrivent dans le petit groupe lybio-phénicien de la Béturie turdule, où l'on trouve aussi *Turirecina* (qui serait la *Regina* primitive?) et la zone extrême-gnègne productrice de plomb de *Fornacis* (Hornachos ou Hornachuelos), alors que la Béturie celtique semble n'avoir jamais frappé monnaie. Chronologiquement, les émissions d'*Arsa* appartiendraient à la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. et seraient peut-être en relation avec les guerres sertoriennes, ce qui nous ramène à une problématique de sites d'intérêt stratégique, à la fois militairement et économiquement.

En réalité, on ne sait donc toujours pas quel était le nom préromain d'Azuaga, mais on voit que l'identification *Arsa/Azuaga* demeure crédible, sinon probable, puisque aucun autre site archéologique romanisé d'importance correspondant à une ville inconnue n'a pu être mis en évidence depuis des décennies dans tout l'est de la Béturie. Il ne serait donc pas impossible que les ethniques *arsensis* et *victoriensis* attestés par l'épigraphie soient en réalité issus d'une même cité, les deux étant rattachés à la *Galeria tribus*, dont on a justement un représentant de marque à Azuaga en la personne d'un de ses édiles. Au total donc, une équation *Arsa=Azuaga* qui reste possible, à défaut d'être sûre.

2. – Erisana (ou Erisane). Cette ville est citée seulement par Appien, contrairement à *Arsa* qui l'est par trois auteurs et qui bénéficie par ailleurs de plusieurs types de sources, comme on a pu le voir. L'identification habituelle d'*Erisana* avec *Arsa*, suivie par une grande partie des historiens, est une proposition de Schulten⁵⁰ qui a fait autorité et a été reprise avec beaucoup de prudence par Thouvenot.⁵¹ Elle ne repose cependant sur aucun autre argument particulier qu'une simple interprétation du texte d'Appien: on sait seulement que la ville, considérée comme une place forte de Viriathe, aurait fait l'objet d'une tentative de siège par le proconsul *Q. Fabius Maximus Servilianus* durant l'été 140 av. J.-C., et qu'elle fut sauvée par le retour de son chef, lequel réussit à retourner la situation à son avantage en contraignant les Romains à la paix dans un épisode célèbre déjà évoqué.⁵² L'identification *Arsa/Erisana* étant loin d'être prouvée, on a bien évidemment cherché cette ville ailleurs, d'autant que l'on ne voit pas a priori pourquoi Appien aurait nommé une même cité de deux façons différentes à l'occasion d'événements particulièrement

⁴⁹ GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz, BLÁZQUEZ, Cruces – *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*. Volumen II: *Catálogo de cecas y pueblos*, Madrid: CSIC, 2001, s. v. "Arsa", p. 33; GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz – "Célticos y Púnicos en la Beturia según sus documentos monetales", in *Celtas y Túrdules. La Beturia*. Mérida: 1995, Cuadernos Emeritenses: 9, pp. 257-292.

⁵⁰ SCHULTEN, Adolf – "Las guerras de 154-72 a. de J.-C.", in *Fontes Hispaniae Antiquae*. Vol. 4, Barcelone: 1937, p. 119.

⁵¹ THOUVENOT, Raymond - *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris: E. de Boccard, 1940 (réimp. 1973), p. 128.

⁵² APPIEN, *Iber.*, 67-69.

importants se déroulant seulement à une année d'intervalle. C'est le cas de Manuel Gómez-Moreno, qui a tenté autrefois de placer *Erisana* au sud du *Baetis*, près de *Tugia* (l'actuelle *Toya*, à proximité d'Ubeda, dans la province de Jaén) en s'appuyant sur un toponyme local («Recena»), mais sans grand succès. La probable origine celtique du nom – la racine *Eri-* est connue et on la retrouve dans des toponymes ou anthroponymes indigènes comme *Eri-danos*, *Eri-dubnos*... – a incité plus récemment Luis García Moreno à rechercher une localisation possible en territoire celtique, dans l'environnement de la Sierra Morena, mais plutôt du côté méridional de la chaîne. Rien n'est cependant probant, car on relèvera que Béturie celtique et Béturie turdule sont voisines et que l'influence celtique est naturellement forte dans les zones de contact, en particulier le long du piémont septentrional de la Sierra Morena. On ne peut donc exclure une certaine interpénétration, notamment sur les marges occidentales de la zone considérée comme turdule. Par ailleurs, on voit bien qu'à partir de 141 av. J.-C. les opérations militaires se concentrent de plus en plus sur la Béturie et on imagine mal, stratégiquement, que Viriathe puisse s'installer à ce moment sur les contreforts sud de la Sierra Morena alors que l'imposante barrière de cette chaîne montagneuse peut lui assurer sur le flanc nord non seulement une protection facile mais aussi des possibilités de communication et de repli immédiates vers les hauts plateaux de la Meseta, ce qui justement s'avérera précieux en 139 av. J.-C., quand Cæpion s'empare d'*Arsa* lors de la reprise des hostilités.

C'est du reste dans ce sentiment de concentration territoriale des opérations militaires en Béturie, et spécialement en Béturie turdule, qu'il faut chercher l'origine de la possible fusion *Arsa/Erisana* conventionnellement reprise par nombre d'auteurs, même si c'est avec la précaution d'un point d'interrogation. Or, la simple lecture d'Appien ne laisse guère de doute: les deux cités sont bien distinctes, non seulement parce qu'il n'y a aucune confusion possible dans les deux passages séparés qui les concernent, mais aussi parce que militairement la situation semble se présenter de façon différente: *Erisana* est à l'évidence une place forte, une cité bien défendue qui ne pourra être prise que par un siège en règle auquel se prépare Servilianus en donnant l'ordre de creuser des fossés; *Arsa*, en revanche, semble tomber sans trop de peine aux mains de Cæpion et paraît si peu sûre qu'elle est aussitôt abandonnée par Viriathe.

Il convient alors de sortir du seul texte pour considérer le terrain. Si *Arsa* est Azuaga, alors oui la ville n'est que médiocrement défendable. La butte de Ricamonte n'est qu'une molle colline détachée de la Sierra Morena au sein d'une large plaine truffée de gîtes miniers et son seul intérêt est de constituer un promontoire facile d'où la vue embrasse largement l'horizon (Fig. 10). La colline de Miramonte – c'est son autre nom – est avant tout un lieu de vigie, dont les pentes, bien que raides, ne constituent pas un obstacle infranchissable. Les constructions qui s'y sont succédées depuis la période musulmane semblent d'ailleurs avoir été relativement modestes pour qu'il en soit resté aujourd'hui si peu de choses alors que la ville s'est toujours développée en contrebas. Azuaga est un site de contrôle de chemins et sans doute un carrefour, mais elle n'est pas un verrou militaire.

Arsa, si c'est bien elle, n'est pas le nid d'aigle de la colline de la Peña à *Itucci* (Martos), dont Viriathe a longtemps fait l'une de ses places privilégiées en Bétique. Alors, si *Arsa* est Azuaga – ou même si elle se trouve un peu plus loin – où serait *Erisana*, cette place dont la proximité relative serait à l'origine de la confusion entre les deux sites?

C. – LE CAMPMENT DU PEDROSILLO ENTRE HISTOIRE ET HYPOTHÈSES.

1. – *Le camp du Pedrosillo et son positionnement.* On s'est souvent étonné de la discordance existant entre l'impact des guerres lusitaniennes, leur importance dans les sources, et l'absence d'indices archéologiques sur le terrain au regard des guerres celtibères et des fouilles associées au siège de Numance.⁵³ Il est vrai que dans toute la première moitié du II^e s. av. J.-C., les intérêts stratégiques romains se concentrent sur la maîtrise de la Bétique, en particulier au sud du Guadalquivir, l'ancien *Baetis*. Pourtant, à partir de 185 av. J.-C., un changement apparaît avec la volonté de prendre pied sur les hauts plateaux de la Meseta afin de mieux contrôler les incursions lusitaniennes et d'y établir une sorte de ligne tampon entre Béturie et Guadiana, entre Guadiana et Tage.⁵⁴ L'échec de cette politique aboutit vers le milieu du II^e s. av. J.-C. à la stabilisation de fait d'une frontière plutôt perméable, appuyée en grande partie sur les marges septentrionales de la Sierra Morena, s'étirant de la région d'Almadén à l'est jusqu'au bourrelet de l'Algarve au sud-ouest, mais pour laquelle nous n'avons jusqu'à présent aucun élément tangible. Le camp du Pedrosillo pourrait bien être un reflet concret de ces premières tentatives, ou mieux encore de cette «ligne de front» qui marque, d'une certaine façon, les limites du périmètre d'action des armées romaines un peu avant la mort de Viriathe.

On constatera d'emblée que si Azuaga est bien *Arsa*, alors le complexe du Pedrosillo n'est pas très éloigné d'une des villes de Viriathe citées par Appien pour la Béturie. Dans les années 1940, à partir de la voie franchissant le gué de l'arroyo Pedrosillo et passant devant le campement, on pouvait encore se rendre facilement à Azuaga par le réseau des principaux chemins ruraux. À l'époque antique, les 24 km de distance représentaient presque exactement la moyenne d'une journée de marche militaire. La ville pouvait donc être rejointe facilement en une étape le cas échéant, mais elle demeure trop éloignée pour être directement concernée par un campement opérationnel. Ce n'est pas le cas, on l'a vu, du *poblado* indigène fortifié de «Las Mesillas», qui se trouve seulement à 6,5 km au nord-ouest du Pedrosillo.

Le site n'a pas été fouillé et n'a fait l'objet que de reconnaissances de surface, mais le matériel recueilli, qui embrasse largement le deuxième âge du fer jusqu'à la conquête romaine, témoigne de son activité et de son importance à l'époque qui nous inté-

⁵³ BERROCAL-RANGEL, Luís – "A propos des peuples, des armes et des sites pendant les guerres lusitaniennes". *Journal of Roman Military Equipment Studies*, 1997, vol. 8, pp. 123-136; ID. – "Poblamiento y defensa en el territorio céltico durante la época republicana", in *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto*, León/Madrid: Universidad de León-Casa de Velázquez, 2003, pp. 185-217.

⁵⁴ KNAPP, Robert – *Aspects of the Roman Experience in Iberia, 206-100 BC*. Valladolid: Anejos de Hispania Antiqua, IX, 1997.



Fig. 11. – Le castrum indigène de “Las Mesillas”, au sud d’Higuera de Llerena (modélisation 3D du vol «américain» de 1956).

resse. Cette agglomération ancienne s’est installée en plaine, au sud de l’actuelle Higuera de Llerena, au confluent de l’*arroyo de la Llave*, petite rivière riche en eau dont il longe la rive droite, et de l’un de ses affluents. Dans cette position protégée, elle occupe une faible hauteur, entièrement terrassée, et le relief formé par ses talus défensifs dessine un triangle caractéristique que la photographie aérienne met bien en évidence. La surface protégée est supérieure à 4,5 ha, ce qui positionne ce *castrum* nettement au dessus de la moyenne des sites fortifiés de cette époque connus pour la Béturie celtique voisine, par exemple, où l’immense majorité de ces habitats est inférieure à 3 ha.⁵⁵ Il s’agit donc d’une cité indigène isolée, mais indéniablement importante, qui semble bien constituer la cible directement visée par le campement du Pedrosillo, plus, en tous cas, que l’*oppidum* presque aussi voisin de l’ancienne *Regina*.

2. – *Autour du Pedrosillo: une hypothèse nouvelle pour nourrir le mythe.* L’existence d’un camp militaire romain et de trois noyaux urbains de relative proximité plaide manifestement pour l’importance de cette région au moment de la pénétration romaine, entre le début du II^e s. av. J.-C. et le milieu du I^{er} s. av. J.-C. Certes, le site ancien d’Azuaga, le camp du Pedrosillo, le *castrum* voisin près de la rivière la Llave et l’*oppidum* primitif du site de *Regina* ne sont pas forcément concomitants sur l’ensemble de la période. Il existe pour certains de ces éléments des indices plaidant en faveur d’une chronologie relative. On a vu plus haut que le camp du Pedrosillo lui-même semble avoir fait l’objet de phases distinctes, dont il est impossible pour l’instant de dire si elles ont été proches ou un peu plus éloignées dans le temps. Par ailleurs, si le *castrum* indigène en plaine est incontestablement le noyau le plus ancien – il a clairement précédé de plusieurs siècles la création de l’*oppidum* de hauteur de Reina dont il paraît du reste être à l’origine – les deux sites auraient

⁵⁵ BERROCAL-RANGEL, Luís – *La Baeturia. Un territorio prerromano en la Baja Extremadura*, Badajoz: Diputación de Badajoz, Colección Arte/Arqueología: 20, 1998.

pu aussi coïncider quelque temps. Quant à Azuaga, les flancs de la butte de Miramonte, riches en céramique indigène, semblent attester une probable occupation des lieux bien avant la romanisation.

On a vu plus haut que l'équation *Arsa*=Azuaga, si elle reste discutée, ne peut toujours pas être écartée, mais il est bien évident qu'une telle identification rapprocherait plus encore la zone du Pedrosillo des données historiques rapportées par Appien. Qu'en serait-il alors des deux agglomérations préromaines qui entourent le campement du Pedrosillo? On ignore tout, évidemment, du nom indigène du grand *castro* fortifié qui bordait la rivière La Llave, de même que l'on ignore le nom de l'*oppidum* ancien de Regina. Ce dernier site, particulièrement bien placé et défendu, s'est développé sur un éperon artificiellement barré par un fossé et il dispose à l'évidence, sans doute dans le courant du II^e s. av. J.-C., de fortes structures indigènes (étroit chemin d'accès en ligne creusé dans la roche, muraille de blocs cyclopéens, porte d'entrée en angle...) qui semblent avoir précédé sa romanisation effective. Si, comme il serait logique et comme nous le pensons, cet *oppidum* a pu résulter d'un abandon rapide ou plus ou moins progressif du *castro* voisin de «Las Mesillas», il pourrait s'agir, compte tenu de la faible distance (moins de 15 km), d'un simple transfert sécuritaire, lié à la pénétration romaine, de ce qui fut un important chef-lieu indigène. Dans cette hypothèse, les deux sites auraient pu conserver le même nom, comme il semble que ce fut le cas un peu plus tard pour Regina elle-même avec la ville romanisée de hauteur et celle édifiée plus tardivement en plaine. Quel pourrait être alors ce nom premier, qui aurait pu être porté tant par le *castro* que par l'*oppidum*?

Nous avons vu que l'identification *Arsa/Erisana* ne repose en fait sur rien, si ce n'est sur une probable proximité géographique, compte tenu de la zone de conflit qui paraît avoir été privilégiée dans les dernières années des guerres contre Viriathe. On relèvera aussi qu'*Erisana* est la seule ville des guerres lusitaniennes citée par Appien pour laquelle les troupes romaines mettent en place (ou commencent à mettre en place) un véritable système de circonvallation avec fossés, ce qui tendrait à laisser penser qu'un tel dispositif était quand même exceptionnel. La poliorcétique nécessite bien sûr du temps (plusieurs semaines ou plusieurs mois...), ce qui expliquerait à la fois la nécessité d'un camp de base proche et bien défendu – et c'est précisément le cas du Pedrosillo – et sur un autre plan le fait que curieusement, pour l'année 140 av. J.-C., Appien ne relate que ce seul épisode du siège d'*Erisana*!

Dans ces conditions, se pourrait-il qu'*Erisana* soit la ville concernée par le campement du Pedrosillo? Dans un ouvrage dont la thématique générale repose sur les mythes et les réalités de la Lusitanie, nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier ce rapprochement entre la réalité d'un campement romain républicain et celle d'une très probable *dipolis* inconnue qui, par ses caractéristiques, pourrait effectivement correspondre à l'énigmatique *Erisana*. Nous aurions alors affaire, avec le complexe du Pedrosillo, à l'un des camps de base du gouverneur *Q. Fabius Maximus Servilianus* et à l'illustration par-

tielle de l'un des épisodes les plus fameux des guerres lusitaniennes... Quand on côtoie le mythe, il faut aussi savoir rêver!

Mais qu'il s'agisse d'*Erisana* ou non, il est certain que le *castro* de «Las Mesillas» a fini par tomber aux mains des Romains, que ce soit avant ou après la mort de Viriathe, de même que l'*oppidum* de hauteur qui en est vraisemblablement la continuation. Il est probable que les Romains conservèrent ou mirent en place sur ce site stratégique une tour de surveillance et que la population s'y romanisa peu à peu, le nom lui-même changeant. Faut-il alors y voir, après une problématique *Erisana* indigène, la mystérieuse *Turirecina* connue par la numismatique,⁵⁶ ancêtre éventuelle de la *Regina* d'époque républicaine, puis de la ville impériale descendue en plaine?

Il y aurait dans ce cas, il faut en convenir, une troublante filiation toponymique. L'hypothèse d'une identité de site entre la *Regina* ancienne de la Sierra de las Nieves et la *Turiregina* des monnaies phénico-puniques à légende bilingue (*Turiričina* / *t'ls-yrkn*) est pourtant fortement avancée.⁵⁷ Elle repose sur la constatation que la province d'Estrémadure a fourni la quasi-totalité des monnaies connues frappées au nom de *Turi.Ričina*, *Turi.Recina* ou *Turri.Regina*, par un atelier monétaire que l'on suppose avoir été itinérant, à l'intérieur d'une fourchette chronologique comprise justement entre le milieu du II^e s. av. J.-C. et l'époque de Sertorius. Si cette hypothèse était véritablement corroborée, nous aurions alors le «chaînon manquant» entre les guerres lusitaniennes, la conquête et la phase véritable de romanisation de l'*oppidum* de Reina/*Regina*, laquelle ne se laisse véritablement appréhender par la céramique qu'à partir du milieu du I^{er} s. av. J.-C. Ainsi, *Turiregina* pourrait bien être l'ancêtre de la *Regina* citée par Pline pour la Béturie des Turdules, mentionnée aussi par Ptolémée comme la *Ῥηγίνα* des Turdétans. Mais si cette position, que nous ne serions pas loin de partager, est effectivement revendiquée par M.-P. García-Bellido, il faut toutefois reconnaître que le doute n'est pas éteint: il existe aussi chez Pline une autre *Regina*, qui appartient cette fois au *conventus Gaditanus*, et qui, pour certains, pourrait bien représenter la cité qui frappa monnaie au II^e av. J.-C.

⁵⁶ VILLARONGA GARRIGA, Luís – *Numisma*, 1982, n.º 32, pp. 177-179; GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz, «Las cecas libio-fenicias», in *VII JORNADAS DE ARQUEOLOGÍA FENICIO-PÚNICA – Numismática hispano-púnica*. Ibiza: 1993, Trabajos del Museo Arqueológico de Ibiza: 31, pp. 97-146.

⁵⁷ GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz; BLÁZQUEZ, Cruces – *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*. Volumen II: *Catálogo de cecas y pueblos*, Madrid: CSIC, 2001, s. v. «Turiričina», pp. 382-383; GARCÍA-BELLIDO, M.^a Paz – «Célticos y Púnicos en la Beturia según sus documentos monetales», in *Celtas y Túrdulos. La Beturia*. Mérida: 1995, Cuadernos Emeritenses: 9, pp. 257-292.



Fig. 12. – L'oppidum primitif de Regina, au débouché de la Sierra Morena (modélisation 3D du vol «américain» de 1956).

CONCLUSION

Bien plus qu'un simple campement, fût-il de campagne, le complexe militaire romain du Pedrosillo offre un témoignage unique de castramétation et de stratégie appliquées à une zone de fort conflit. Par sa situation, par sa forme irrégulière adaptée au terrain, par sa technique de construction, ses angles typiquement arrondis et ses portes peu nombreuses, tantôt étroites ou tantôt en pseudo clavicules, il présente toutes les caractéristiques d'un campement de haute époque dont les parallèles hispaniques nous renvoient au milieu ou à la première partie du II^e siècle av. J.-C.⁵⁸

C'est une période où la Béturie, et singulièrement la Béturie turdule, au débouché nord de la Sierra Morena, représente une région tampon où vient se stabiliser pendant plusieurs années le «front» nord-occidental de la conquête romaine en Hispanie Ulérieure, menée à partir de Cordoue et de la vallée du Guadalquivir. C'est aussi l'époque des guerres lusitaniennes, commencées en 154 avant J.-C., et qui se poursuivent avec une acuité toute particulière sous Viriathe, entre 147 et 139 avant J.-C. De ce point de vue, il est clair que le campement du Pedrosillo appartient à cet horizon chronologique et qu'il présente de fortes chances de s'inscrire dans le contexte des guerres menées par Rome contre Viriathe.

Faisant face à un important noyau de peuplement indigène dont il n'est séparé que par à peine 6 kilomètres, le campement du Pedrosillo représente sans conteste un camp

⁵⁸ C'est aussi à cette période que correspondent les trouvailles récentes de mobilier métallique découvert lors des sondages et des explorations menées en 2006 et 2007 en collaboration avec l'Université de León: piquets de tente en fer semblables à un modèle de Sagonte, monnaie carthaginoise, balle de fronde en plomb, pointes de flèches et de trait de catapulte, pointe de pilum...

de base établi en vue de la prise d'une ville ou de son siège, ce qui en fait un élément particulièrement intéressant de l'histoire de la conquête. Cette originalité est encore renforcée par le dispositif complexe et occulté de protection mis en oeuvre face à l'ennemi et qui représente, pour la péninsule Ibérique, le premier cas patent de préparation d'un champ de bataille.⁵⁹

Pour mieux comprendre cette réalité matérielle des guerres lusitaniennes, il est évidemment nécessaire d'en appeler à l'éclairage des sources historiques, hélas imprécises, mais aussi de mobiliser les faibles témoignages archéologiques dont nous pouvons disposer et de les confronter aux textes. C'est ce que nous avons essayé de faire en rassemblant autour du campement du Pedrosillo les pièces éparses d'un dossier à la fois compliqué et fragile qui laisse la part belle à l'hypothèse, aux supputations, mais aussi aux coïncidences troublantes, et dont l'intérêt premier est de nous avoir permis de croiser, une fois encore, la figure mythique du grand chef lusitanien.

⁵⁹ Depuis la rédaction de cet article, le complexe militaire du Pedrosillo a fait l'objet de la part des auteurs de plusieurs publications nouvelles ou complémentaires. Voir en particulier: GORGES, Jean Gérard et RODRÍGUEZ MARTÍN, F^o Germán – «Un probable complejo militar romano de época republicana en la Beturia túrdula: notas preliminares sobre el campamento del «Pedrosillo» (Casa de Reina, Badajoz)», in *Arqueología Militar Romana en Hispania: producción y abastecimiento en el ámbito militar (actas del II.º Congreso Internacional de Arqueología militar romana en Hispania [León Octubre 2004])*, León, 2006 pp. 655-669; – «El Pedrosillo, Battlefield ?», in A. Morillo Cerdán and J. Aurreoehen Fernández (eds): *The Roman army in Hispania. An Archaeological guide*, León, University of León, 2006, pp. 263-268; – «El Pedrosillo, Casas de Reina», in A. Morillo (ed.), *El ejército romano en Hispania. Guía arqueológica*, Universidad de León, León, 2007, pp. 277-282; – GORGES, Jean-Gérard et RODRIGUEZ MARTÍN, F^o Germán et MARTÍN HERNANDEZ, Esperanza – «Le campement romano-républicain du «Pedrosillo» (Casas de Reina, Badajoz, Espagne) à l'épreuve des sondages: premiers résultats de la campagne 2006», in *Actes du XX^e Congrès international sur les frontières romaines*, León, à paraître en 2008/2009 (15 p.).